

JOURNAL
DES
DEMOISELLES

QUARANTE-NEUVIÈME ANNÉE

PARIS
AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DROUOT, 2

—
1881

Ayuntamiento de Madrid

JOURNAL

DEMOISELLES

QUARANTE-NEUVIÈME ANNÉE

PARIS

AU BUREAU DU JOURNAL, RUE DE LA HARPE, 10

TABLE

DU QUARANTE-NEUVIÈME VOLUME

INSTRUCTION

HISTOIRE ET ROMANS, par Mlle A. Urbain : *Saint-Simon*, p. 1, 29, 57, 85, 123, 141 et 169. — VOYAGE A TRAVERS LES MOIS, par M. Ch. Rozan : *Instruments à percussion*, p. 197 et 225. — LES JOUETS D'ENFANTS, par M. A. Rondelet : *Le Ménage*, p. 253 et 281. — *La Vie d'Andersen*, poète Danois, p. 309.

BIBLIOGRAPHIE

Contes populaires et Récits, par X. Marmier, p. 8. — *Les Femmes philosophes*, par M. de Lessure, p. 9. — *Poverina*, par Mme la princesse Olga de Cantacuzène, p. 34. — *Joanna*, par Miss Rhoda Broughton, p. 34. — *La Vengeance de Giovanni*, par E. Marcel, p. 35. — *La Vie de N. S. Jésus-Christ*, par l'abbé G. Fouard, p. 61. — *Poésies paternelles*, par A. Tailhand, p. 62. — *Cadette*, par Mlle Z. Fleuriot, p. 62. — *Histoire de deux petits Frères*, par Mme de Witt, p. 63. — *La Duchesse de Montmorency*, par le comte de Baillon, p. 91. — *L'Art d'être heureux*, par Ch. Rabourdin, p. 91. — *Le Moulin Frappier*, par H. Greville, p. 92. — *Le Journal d'une femme de bien*, par Mlle Lilla Pichard, p. 92. — *Reflexions de Littérature, de Philosophie, de Morale et de Religion*, par A. Rondelet, p. 118. — *Nouvelle Mythologie dédiée aux jeunes filles*, par Mme Bourdon, p. 119. — *Les Légendes et Chroniques de Montbriand*, par M. J. Lavergne, p. 119. — *Alberte*, par Mlle Z. Fleuriot, p. 120. — *Une Année de méditations*, par Mme A. Craven, p. 126. — *Gilliane*, par Miss Rhoda Broughton, p. 147. — *Contre la Musique*, par M. de Laprade, p. 174. — *Nathalie Kouniarof*, par Georges Du Vallon, p. 175. — *Petites Lectures pour les institutrices et les mères*, p. 175. — *Méthode pour cuire les porcelaines chez soi*, p. 176. — *Ducis*, p. 200. — *Dilexit*, par Mme la baronne Martineau des Chesnez, p. 203. — *Le Roman d'un Médecin de campagne*, par Mme Maryan, p. 203. — *Récits de la Vie réelle*, par J. Girardin, p. 204. — *De l'Enfance au Mariage*, par Mme Choda White, p. 228. — *Maître Le Tianec*, par Mlle Marthe Lachèze, p. 229. — *Le comte Armand de Melun*, par M. l'abbé Baunard, p. 256. — *Le Jangada*, par J. Verne, p. 284. — *La Fortune des Montigné*, par Mme Maryan, p. 285. — *A tire d'ailes*, par René des Chenais, p. 312. — *Le Locataire des demoiselles Rocher*, par J. Girardin, p. 313.

ÉDUCATION

CONSEILS, par Mme Bourdon : *Premier Conseil à Marguerite*, p. 10. — *La belle Jeunesse*, p. 63. — *Deuxième Conseil à Marguerite*, p. 92. — *Troisième Conseil à Marguerite*, p. 120. — *Quatrième Conseil à Marguerite*, p. 176. — *Les Cours*, p. 231. — *Cinquième Conseil à Marguerite*, p. 285. — *Faustine*, par Mme Bourdon, p. 11, 35, 64, 93, 122, 141, 177, 204, 232 et 258. — *Sur la Piste*, par Mme Bourrotte, p. 18, 41, 70, 98, 129, 156, 183 et 208. — *De l'Éducation*, par Mme Bourdon, p. 148. — *Association charitable des femmes de France*, p. 230. — *L'Étape*, par Anne Séph, p. 237 et 264. — *Comment on devient vieilles Filles* par Mme de Stolz, p. 272 et 286. — *En Silence*,

par Mme Bourdon, p. 300 et 320. — *Le Choix de Frankline*, par Mme Lionnet, p. 314.

POÉSIES

Normandie, sonnet, par Mlle E. Carpentier, p. 24. — *Le Temps et les Rhumatismes*, fable, par Mlle A. Coupey, p. 50. — *Première Neige*, par V. de Laprade, p. 78. — *L'Orage*, par Mme Mélanie Bourrotte, p. 99. — *Le Ramier*, par A. Tailhand, p. 135. — *La Saint-Jean*, par J. Breton, p. 163. — *Un Coup de Main*, par Mme Mélanie Bourrotte, p. 163. — *La Cloche*, par A. Lestourgie, p. 190. — *Le Chapelet*, par A. Tailhand, p. 246. — *Plaintes d'un Écolier*, par Léon de Bistowhen, p. 302.

REVUE MUSICALE

Par Mlle Lassaveur, p. 24, 51, 79, 107, 136, 164, 191, 219, 247, 275, 204 et 326.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

Sauce au beurre battu. Celeris frits, p. 24. — Volaillerie en daube. Purée de lapin. Croquettes de macaroni, p. 51. — Ameublement d'une maison de campagne, p. 679. — Beurre d'anchois. Pâté à la ciboulette. Choux verts à la Normande, p. 107. — Aloyau dans son jus. Carpe au bleu, p. 135. — Omelette aux cerises. Croûtes aux fraises. Confitures de groseilles vertes, p. 164. — Pigeons marinés et frits. Groseilles vertes au vinaigre. Tomates à la Grimod. Abricots meringués, p. 191. — Vinaigre fait avec des mûres sauvages. Terrine de lapereau. Pêches flambantes, p. 219. — Alouettes à la minute. Confitures de poires fondantes. Sauce blonde pour rôti ou poisson, p. 246. — Gigot en venaison. Sauté de lapereau, p. 275. — Pommes de terre en étuvé. Champignons au vin. Sauce pour le lièvre, p. 303. — Sauce pour le bœuf. Petits pâtés aux crevettes, p. 326.

CORRESPONDANCE

Pages 26, 53, 81, 109, 138, 165, 193, 221, 249, 367, 305 et 328.

MISCELLANÉES

Pages 28, 56, 83, 111, 140, 167, 196, 223, 252, 280, 378 et 332.

RÉBUS dessinés par Ch. Levert, et gravés par Mlle Gilbert.

Chacun sa croix en ce monde, p. 28. — Il faut faire contre fortune bon cœur, p. 56. — A l'œuvre on connaît l'artisan, p. 84. — La grandeur et la richesse ne font pas la félicité, p. 112. — La rouille use plus que le travail, p. 140. — Simplifier sa vie est un grand art, p. 162. — Les babillards sont les larrons du temps, p. 196. — Le pauvre sans fortune est une lampe sans huile, p. 224. — Le sage apprend de tout le monde, p. 252. — A tout vœu bon enjou, p. 280. — Il n'est orgueil que de pauvres enrichis, p. 332.

MUSIQUE

Premier Papillon, par Wekerlin. — Air de ballet, par A. Duvernoy. — *Poum*, polka, par Vasseur.

ANNEXES DIVERSES

JANVIER. — Deux gravures de modes. — **PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE :** Bande en satin vieil or. — **CARTONNAGE :** Cache-verre (imitation de faïence émaillée). — **PREMIER CAHIER :** Costumes et costumes d'enfants, broderies et travaux divers.

FÉVRIER. — Une gravure de modes. — Une gravure de travestissements. — **PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE ET FEUTRÉE :** Coussin. — **CARTONNAGE :** Cache-verre imitation de faïence émaillée. — **PETITE PLANCHE DE BRODERIE :** Alphabets. — **DEUXIÈME CAHIER :** Confection, toilettes et toilette d'enfant, leçon de coiffure, broderies et travaux divers.

MARS. — Une gravure de modes. — **PLANCHE COLORIÉE :** Bande tapisserie (œillets). — **GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX :** Tapisserie (panneau de paravent ou dessus de piano). Broderie sur tissu point d'esprit (rideau). — **IMITATION D'AQUARILLE :** paysage. — **TROISIÈME CAHIER :** Costumes et costume d'enfant, broderies et travaux divers.

AVRIL. — Une grande gravure de modes (confections, costumes et costumes d'enfants). — Une gravure de chapeaux. — **PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE :** Crochet matelassé pour couverture. — **QUATRIÈME CAHIER :** Costumes d'enfants, ameublement, broderies et travaux divers.

MAI. — Une gravure de modes. — Une gravure d'enfants. — **TAPISSERIE COLORIÉE :** Quart de coussin. — **PETITE PLANCHE DE BRODERIE :** Alphabet. — **CINQUIÈME CAHIER :** Toilettes de premières communiantes, broderies et travaux divers.

JUIN. — Une gravure de modes. — **PETITE PLANCHE REPOUSSÉE :** Voile de fauteuil (fond tissu, point d'esprit). — **SALON DE 1881 :** *Un coup de main* (procédé pantotypique). — **SIXIÈME CAHIER :** Confections, costumes de bain, broderies et travaux divers.

JUILLET. — Une gravure de modes. — **PETITE PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE :** Petite bande (appliques). — **SALON DE 1881 :** *La petite classe* (procédé pantotypique). — **SEPTIÈME CAHIER :** Costumes, costumes et lingerie pour enfants, broderies et travaux divers.

AOÛT. — Une gravure de modes. — **PETITE PLANCHE REPOUSSÉE :** Lacet anglais et crochet (coffret à bijoux et dentelle). — **GRANDE PLANCHE DE TRAVAUX :** Tapisserie par signes (chauffeuse et prie-Dieu). Appliques (Bande, coussin et fumeuse). — **PETITE PLANCHE DE BRODERIE :** Alphabets. — **HUITIÈME CAHIER :** Costumes, costume d'enfant, broderies et travaux divers.

SEPTEMBRE. — Une gravure de modes. — **PETITE PLANCHE COLORIÉE :** Tapisserie (bande coquelicots). — **CARTONNAGE :** Abat-jour (premier tiers). — **NEUVIÈME CAHIER :** Costumes, costumes d'enfants, confection, broderies et travaux divers.

OCTOBRE. — Une grande gravure de modes (confections). — Une gravure d'enfants. — **CARTONNAGE :** Abat-jour (deuxième et troisième tiers). — **MUSIQUE (polka).** — **DIXIÈME CAHIER :** Broderies et travaux divers.

NOVEMBRE. — Une gravure de modes. — Une gravure de chapeaux. — **PLANCHE DE TRAVAUX D'ÉTRANGES :** Coussin, pouf et petits objets. — **CARTONNAGE :** Calendrier (première partie). — **PLANCHE COLORIÉE REPOUSSÉE :** Quart d'un petit tapis de table. — **ONZIÈME CAHIER :** Confection, costumes, costume d'enfant, broderies et travaux divers.

DÉCEMBRE. — Une gravure de modes. — **IMPRESION SUR ÉTOFFE :** Grande pochette en toile. — **RE-**

POUSSÉ BLANC : Tulle brodé pour nœud. — **PLANCHE DOUBLE DE BRODERIE :** Alphabets. — **CARTONNAGE :** Kiosque parisien, Calendrier (complément). — **DOUZIÈME CAHIER :** Confections, costume, broderies et travaux divers.

PATRONS DE GRANDEUR NATURELLE

JANVIER. — **PLANCHE I.** — *Grande planche recto et verso :* Corsage, costume court. — Tablier de baby, page 1 (cahier de janvier). — *Sortie de bal.* — Corsage décolleté première toilette (gravure n° 4292 bis.) — Robe de petite fille (gravure n° 4292). — Tablier d'enfant, page 1 (cahier de janvier).

FÉVRIER. — **PLANCHE II.** — *Grande planche :* Jaquette (patron orné) avec broderie en chaînette, p. 2 (cahier de février).

MARS. — **PATRON COUPÉ :** Corsage-Jersey, page 2 (cahier de mars).

AVRIL. — **PLANCHE IV.** — *Grande planche extra, recto et verso :* Mantelet Roland, deuxième toilette, — Paletot-visite Priam, quatrième et neuvième toilettes. — Jaquette, costume de jeune fille, sixième et septième toilettes. — Pardessus à dos capoté, cinquième toilette (gravure n° 4305). — Robe-paletot, pour petit garçon, première figure, page 3. — Robe avec capotés, costume de petite fille, deuxième figure, page 2. — Jaquette pour petit garçon, deuxième figure, page 3. — Pantalon, même figure (cahier d'avril).

MAI. — **PLANCHE V.** — *Petite planche, recto et verso :* Tunique princesse, première communiant, page 8 (cahier de mai). — Jaquette, première figure (gravure n° 4310 bis). — Corsage, première toilette (gravure n° 4310). — Veste et gilet pour petit garçon, deuxième figure (gravure n° 4310).

JUIN. — **PLANCHE VI.** — *Petite planche, recto et verso :* Corsage et chemisette, troisième toilette (gravure n° 4314). — Tunique, costume Pastoret, page 3. — Col pour enfant, page 2 (cahier de juin).

PATRON COUPÉ : Costume de bain, page 6 (cahier de juin).

JUILLET. — **PLANCHE VII.** — *Grande planche, recto et verso :* Robe d'enfant (broderie belge), p. 4. — Tablier d'enfant (broderie russe), page 1. — Robe d'enfant (broderie russe), page 1. — Corsage, costume en serge prune, page 8. — Parure, page 2 (cahier de juillet).

AOÛT. — **PLANCHE VIII.** — *Petite planche, recto et verso :* Déshabillé pour jeune fille. — Corsage, costume en tissu bayadère, page 7 (cahier d'août).

SEPTEMBRE. — **PLANCHE IX.** — *Petite planche, recto et verso :* Corsage avec écharpe drapée, pour jeune fille ou fillette. — Demi-saison, page 8 (cahier de septembre).

PATRON COUPÉ : Col-pèlerine, chapeline, costume de voyage, page 1 (cahier de septembre).

OCTOBRE. — **PLANCHE X.** — *Grande planche, recto et verso :* Houppelande, dixième toilette. — Jaquette, quatrième toilette (gravure n° 4331). — Robe de petite fille, cinquième figure. — Pardessus de petit garçon, troisième figure (gravure n° 4331 bis). — Manteau, troisième toilette. — Visite, première et sixième toilettes (gravure n° 4331). — Pardessus pour petite fille, quatrième figure (gravure n° 4331 bis).

NOVEMBRE. — **PLANCHE IX.** — *Petite planche, recto et verso :* Corsage et pèlerine capotés, costume tissu anglais, page 3 (cahier de novembre). — Paletot de petite fille (gravure n° 4336). — Confection, page 3 (cahier de novembre).

DÉCEMBRE. — **PATRON COUPÉ :** Pelisse-visite ou sortie de bal, page 5 (cahier de décembre).

Mots carrés du numéro de Décembre : Pot, Obi, Tir.



JOURNAL DES DEMOISELLES

HISTOIRE ET ROMANS

SAINT-SIMON

A qui veut écrire ou étudier l'histoire détaillée du long règne de Louis XIV, les documents ne manquent pas : Lettres et Mémoires lui en fournissent à profusion. Tous ne sont pas de même valeur, mais tous néanmoins offrent au lecteur un intérêt que le cours du temps écoulé et des événements accomplis depuis lors n'a pas épuisé.

Au premier rang de ceux à qui on les doit, cette période de soixante-douze années, mémorable à tant de titres, nous présente deux écrivains essentiellement originaux, placés, pour ainsi dire, en regard à ses points extrêmes. L'un, de sa plume inégale, mais vigoureuse, nous en raconte le début troublé, où il a occupé la scène comme acteur : c'est le cardinal de Retz. L'autre, dans une langue qui n'appartient qu'à lui, tantôt familière, tantôt éloquente, souvent incorrecte, toujours pittoresque, en expose à nos yeux le calamiteux déclin, dont il fut le spectateur : c'est le duc de Saint-Simon.

De Retz, nous ne dirons plus rien. Les passages que nous avons naguère détachés de son œuvre, suffisent pour en donner une idée sommaire. De Saint-Simon, nous aurons beaucoup à parler. Ses Mémoires, restés longtemps inédits, étaient cependant connus dès le siècle dernier. Des fragments et des citations en couraient dans les publications de l'époque; mais ils n'ont été produits intégralement au grand jour que dans le nôtre. Cette apparition eut lieu en 1829; ce fut tout un événement littéraire. Depuis lors, réim-

primés, réédités, complétés, ils ont conquis une popularité croissante. On en est venu aujourd'hui à les proclamer le chef-d'œuvre du genre.

Le caractère de l'auteur entre pour une grande part dans ce succès. Debout, sous l'impulsion de sa forte et austère nature, devant les corruptions et les bassesses d'un monde de courtisans, il nous plaît par cette austérité même. Elle n'a d'ailleurs rien de raide ni de guindé. Ce n'est pas un pédagogue qui nous prêche; c'est Alceste nous communiquant, telles qu'il les ressent,

... Ces haines vigoureuses,

Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

Le vice, il le hait, et quand il le rencontre sous sa terrible plume, il ne le lâche que dûment cravaché, et couvert de stigmates sanglants. Mais aussi, quand par hasard il y rencontre le bien, comme il sait le faire ressortir en pleine lumière! La vie personnelle du duc de Saint-Simon présente peu d'incidents faits pour exciter vivement la curiosité. Ce qui constitue le grand intérêt de ses Mémoires, c'est une suite de tableaux et de portraits du coloris le plus vivant qui fut jamais. Pour rendre la vérité des choses ou celle de ses sentiments, il ne recule devant rien, ni dans les détails ni dans l'expression. Ce réalisme, par le temps qui court, est loin de lui nuire; il a pourtant ses inconvénients, et les esprits bronzés au contact prolongé du monde

peuvent seuls en affronter et en apprécier l'étrange mérite.

Devant ce style et ce caractère qui vous empoignent, — si nous pouvons user de ce terme énergiquement trivial, que Saint-Simon ne désavouerait pas, — on se sent porté à le suivre aveuglément où il vous entraîne. C'est pourtant ce qu'il ne faut pas faire. Homme d'honneur, il est, dans les portraits qu'il trace ou dans les faits qu'il rapporte, toujours sincère; mais il est aussi homme de passion; et cette passion même, qui donne tant de chaleur et de vie à son œuvre, doit nous mettre en garde contre les préventions qu'elle lui inspire parfois. Nous en verrons des exemples.

Cet écrivain, si fort en faveur à notre époque égalitaire, était, comme on le sait, un grand seigneur très-jaloux des privilèges de la naissance, et surtout de ceux qui se rattachaient au titre de duc, dont il déplorait amèrement l'abaissement sous la main niveleuse du despotisme royal. Les « gens de peu », — ainsi qu'il les appelle, — dont se compose le reste du monde, ne l'occupent guère, et il n'en veut tant à ce despotisme, qu'à cause peut-être de la place faite par lui à des fils de bourgeois dans les hautes fonctions gouvernementales. Il s'indigne à voir leurs femmes « monter dans les carrosses » et, qui pis est, « manger », c'est-à-dire s'asseoir à la table du roi. Mais qui aurait le courage d'en vouloir à Saint-Simon? Il est si naïf dans sa foi aristocratique, et il y joint des sentiments si élevés et si droits!

Les circonstances qui avaient entouré son berceau expliquent en partie ce qu'il fut. Son père avait soixante-quatre ans quand, veuf d'une femme aimée, mais qui ne lui avait pas laissé de fils, il croyait devoir, malgré son affliction, chercher sans différer, dans un second mariage, le moyen de perpétuer son nom. C'est de cette union nouvelle que, quelques années plus tard encore, l'an 1675, naissait notre duc.

« Il trouva », — dit-il, en parlant de son père, — « une femme toute pour lui, pleine de vertu et d'esprit et d'un grand sens, et qui ne songea qu'à lui plaire et à le conserver, et à m'élever de son mieux. »

Heureux celui qu'accueille, à son entrée dans la vie, une mère de grand sens, qui l'élève de son mieux! On peut affirmer à l'avance qu'il ne sera pas un homme ordinaire.

Saint-Simon, né d'un père en cheveux blancs et d'une mère qui n'était plus jeune elle-même au moment de son mariage, avait crû, près de ses parents, dans un milieu grave, et sous l'influence des jugements sévères que portent des choses du monde les esprits éclairés par l'expérience. Le vieux duc se complaisait dans ses anciens souvenirs, qui le reportaient à la cour de Louis XIII. C'est là qu'il avait passé sa jeunesse, d'abord comme page, puis, avec le titre

de premier écuyer, comme favori de ce roi; position redoutable, restée vacante par la chute d'un prédécesseur, et que surveillait l'œil méfiant de Richelieu. Il en jouit durant huit années, vivant en bons termes avec le cardinal, à qui même il se vantait de n'avoir pas été inutile dans la journée fameuse des *Dupes*. Pourtant, un jour, la disgrâce était venue le frapper à son tour.

« Le Duc de Saint-Simon, favori du Roi, — disent des Mémoires contemporains (1), — eut ordre de se retirer en son gouvernement de Blaye. Il était neveu de Saint-Léger condamné à mort pour avoir rendu légèrement le Catelet, ce qui l'avait fort touché, et même à tel point qu'il ne put s'empêcher de s'en plaindre et d'accuser d'injustice cette condamnation. Cette liberté de parler attira sa disgrâce, qui dura jusqu'à la mort du Cardinal. »

Louis XIII, sorti de tutelle, rappela son ancien favori. La place était libre; la hache du bourreau venait naguère de la vider. Il lui rendit toute son amitié, et annonça l'intention formelle de lui donner la charge de Grand-Écuyer, dépouille toute sanglante encore de Cinq-Mars. Mais la mort ne permit pas au Roi d'exécuter son dessein, et cette volonté dernière, qui n'était pas une recommandation près de la nouvelle Cour, demeura sans effet.

« Mon père, dit Saint-Simon, passa le reste d'une vie longue et saine de corps et d'esprit sans aucune faveur, mais avec une considération que le Roi se tenait comme obligé de lui devoir... Jamais il ne se consola de la mort de Louis XIII, jamais il n'en parla que les larmes aux yeux; jamais il ne manqua d'aller à Saint-Denis à son service tous les ans le 14 mai... Il triomphait quand il s'étendait sur ses exploits personnels et sur ses vertus... Il était indigné d'être seul à Saint-Denis... »

Honnête et candide vieillard! avait-il si longtemps vécu à la Cour pour ignorer que là, bien plus que partout ailleurs,

Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré.

Mais il portait dans sa poitrine de favori un cœur exceptionnel.

« Outre sa dignité, ses charges, ses biens qu'il devait à Louis XIII, c'était à ses bontés... qu'il était le plus tendrement sensible... »

Ce culte pieux professé pour la mémoire d'un roi dont les historiens nous donnent en général une si pauvre idée, semblerait devoir modifier sur ce point l'opinion établie. Saint-Simon, qui en avait hérité, restituée au fils de Henri IV plus d'un acte de vigueur et de sagesse politique porté au compte de Richelieu. Quant à lui, instruit de bonne heure à respecter le passé, on conçoit qu'il considérât le présent, quel qu'en fût l'éclat,

(1) Les Mémoires de Monglat.

plutôt avec l'œil d'un juge qu'avec celui d'un adorateur.

Tandis qu'il recevait de son père cet exemple de reconnaissance et de fidélité, il recevait de sa mère les plus sages leçons sur la conduite de la vie.

« Elle craignait pour moi le sort des jeunes gens qui se croient leur fortune faite, et se trouvent leurs maîtres de bonne heure. Mon père, né en 1606, ne pouvait vivre assez pour parer à ce malheur, et ma mère me répétait sans cesse la nécessité pressante où se trouvait, de valoir quelque chose, un jeune homme entrant seul dans le monde de son chef... Elle ajoutait le défaut de tout proche... »

Mais en énumérant à son fils les circonstances fâcheuses qui l'entouraient au début du chemin, la prudente femme n'oubliait rien pour lui élever le courage. Cependant l'étude régulière, l'application aux sciences ne l'attiraient pas. Heureusement un goût inné pour la lecture, et spécialement pour celle de l'histoire, était propre chez lui à y suppléer.

« Cette lecture de l'histoire et surtout des Mémoires particuliers de la nôtre des derniers temps de François I^{er}, que je faisais de moi-même, me firent naître l'envie d'écrire aussi ceux de ce que je verrais dans le désir et dans l'espérance d'être de quelque chose, et de savoir le mieux que je pourrais les affaires de mon temps. Les inconvénients ne laissaient pas que de se présenter à mon esprit; mais la résolution bien ferme d'en garder le secret à moi tout seul me parut remédier à tout. Je les commençai donc en Juillet 1694, étant mestre-de-camp d'un régiment de cavalerie de mon nom, dans le camp de Guernsheim sur le vieux Rhin, dans l'armée du maréchal de Lorges.

Telle est l'origine des Mémoires de Saint-Simon. Ces notes personnelles, prises jour à jour durant près de trente années de vie active, mises en ordre sans doute et complétées durant vingt autres années passées dans la retraite, forment aujourd'hui les quarante-huit tomes que l'on connaît, toutes chaudes encore des impressions du moment où chacune fut écrite; offrant au lecteur toute l'animation des choses présentes, jointe aux leçons instructives des choses passées. Les analyser avec suite serait une œuvre de longue haleine, dont il ne peut être question ici. Nous allons seulement y puiser quelques scènes frappantes, quelques-uns de ces portraits où se révèle la touche vigoureuse du maître, pour faire ressortir sa manière et la couleur du temps qu'il a dépeint.

Le jeune Mestre-de-Camp, lorsqu'il entamait ses Mémoires, n'en était pas à sa première campagne. C'est à l'âge de seize ans, l'an 1691, que, parvenu en Philosophie, et commençant, selon ce qu'il nous dit lui-même, à s'ennuyer beaucoup de l'étude et des maîtres, il fut saisi d'un vif désir d'entrer au service. La guerre, qui avait mis de nou-

veau sur pied toutes les puissances de l'Europe, ouvrait un champ d'activité à l'ardeur martiale de la jeune noblesse. Il en parle à sa mère, qui élude la requête. Il se tourne du côté de son père, parvient sans trop de peine à le faire entrer dans ses vues, et quand sa mère apprend le petit complot tramé par lui, il n'est plus temps pour elle de s'y opposer.

« Mon père me mena donc à Versailles. Il me présenta pour être mousquetaire le jour de Saint-Simon et Saint-Jude à midi et demi... Sa Majesté lui fit l'honneur de l'embrasser trois fois, et comme il fut question de moi, le roi me trouvant petit et l'air délicat, lui dit que j'étais encore bien jeune, sur quoi mon père répondit que je l'en servais plus longtemps. »

Adieu donc la Philosophie! L'étudiant émancipé à désormais bien autre chose à penser: il s'agit de s'équiper. La dépense était grande; le père, jusque là son complice, s'en effraie et recule. Mais un tout-puissant auxiliaire vient en aide au jeune homme.

« Ma mère, après un peu de dépit et de bouderie de m'être ainsi enrôlé par mon père malgré elle, ne laissa pas de lui faire entendre raison, et de me faire un équipage de trente-cinq chevaux ou mulets, et de quoi vivre honorablement chez moi soir et matin. »

Ce détail nous montre à quel point était alors onéreux le service militaire aux seigneurs qui voulaient y faire quelque figure. Saint-Simon, grâce à sa clémentine mère, peut donc enfin partir, et va rejoindre au siège de Mons les jeunes gens de son âge qui, de même que lui, y débutaient dans la carrière des armes. Dans le nombre, un d'eux l'intéressait plus vivement que tout autre: c'était le fils unique de Monsieur, le neveu de Louis XIV, Philippe d'Orléans alors Duc de Chartres.

« J'avais été comme élevé avec lui, plus jeune que lui de huit mois; et si l'âge permet cette expression entre jeunes gens si inégaux, l'amitié nous unissait ensemble... »

Amitié d'enfance, sentiment que rien n'efface, qui devait revivre plus tard, et présenter ce phénomène singulier d'une intimité entière et confiante entre le rigide duc de Saint-Simon et le Régent, dont le nom rappelle une époque qui a pu être égalée mais non dépassée en immoralité. Jamais contraste entre deux caractères ne fut plus tranché.

Nous n'entrerons dans aucun détail sur cette première campagne du nouveau mousquetaire, non plus que sur les campagnes suivantes, auxquelles il prend part successivement comme capitaine dans un régiment de cavalerie, puis comme propriétaire d'un autre régiment acheté par lui, — les régiments étant alors une marchandise dont on trafiquait à prix d'argent. Disons seulement que son respect pour la discipline autant que sa bravoure, — qualité moins rare chez

nos jeunes Français, — lui attire tout d'abord un regard bienveillant et un éloge de Louis XIV. L'incident est noté par lui avec un certain orgueil, bien qu'il témoigne peu d'adoration pour ce monarque tant adulé. Dans l'intervalle, le vieux duc de Saint-Simon meurt; le gouvernement de Blaye, qu'il tenait de la munificence de Louis XIII, passe avec l'assentiment du Roi à son fils, qui hérite en même temps d'une fortune considérable mais obérée, et de ce même titre de Duc, dont il va désormais relever et maintenir dans sa personne, autant que faire se pourra, la dignité, qu'il croit nécessaire au salut de l'État. Le soin qu'il y apporte, dans les petites choses à défaut des grandes, devient la plus forte de ses passions, et, pour ainsi dire, son idée fixe. Il n'avait pas vingt ans, mais pour achever d'établir sa position dans le monde, il lui restait une importante décision à prendre.

« Ma mère qui avait eu beaucoup d'inquiétude pour moi pendant toute la campagne, désirait fort que je n'en fisse pas une seconde sans être marié. Quoique fort jeune, je n'y avais pas de répugnance; mais je voulais me marier à mon gré... je me trouvais extrêmement seul. Les millions ne pouvaient me tenter d'une mésalliance, ni la mode ni mes besoins me résoudre à m'y ployer. »

Sous cette impression d'isolement, ce qu'il va demander au mariage, ce n'est pas une femme qui lui plaise; non : c'est un beau-père. Un beau-père qui soit son conseil et son guide, voilà l'idéal rêvé par lui. Il ne cherche pas longtemps.

Son choix s'arrête, avec toutes ses sympathies, sur l'homme éminent à qui Louis XIV a confié l'éducation de ses trois petits-fils. Certes le choix est bon.

« Le duc de Beauvillier s'était toujours souvenu que mon père et le sien avaient été amis, et que lui-même avait vécu sur ce pied-là avec mon père... Sa vertu, sa douceur, sa politesse, tout m'avait épris de lui. Sa faveur était alors au plus haut point... La réputation de la duchesse de Beauvillier me touchait encore, et l'union intime dans laquelle ils avaient tous jours vécu. L'embarras était le bien. J'en avais grand besoin pour nettoyer le mien, et M. de Beauvillier avait deux fils et huit filles. Malgré tout cela, mon goût l'emporta, et ma mère l'approuva. »

Sans emprunter l'office d'aucun intermédiaire, Saint-Simon se rend à Versailles, sollicite du duc de Beauvillier un entretien secret, lui expose lui-même l'objet de sa visite, et lui remet un état exact de ses biens et de ses dettes, lui laissant le soin exclusif, si sa recherche est accueillie, de faire dresser, comme il l'entendra, le contrat, que la mère et le fils sont prêts à signer aveuglément.

Le duc de Beauvillier, profondément touché

d'une telle démarche et de tant de franchise, y répond à regret par une fin de non recevoir.

« Il me dit que de ses huit filles, l'aînée était entre quatorze et quinze ans; la seconde très-contrefaite et nullement mariable; la troisième entre douze et treize ans; toutes les autres des enfants... que son aînée voulait être religieuse... que pour son bien, il n'en avait pas... je lui répondis qu'il voyait que ce n'était pas le bien qui m'amenait à lui, ni même sa fille que je n'avais jamais vue; que c'était lui qui m'avait charmé, et que je voulais épouser avec madame de Beauvillier... Mais, me dit-il, si elle veut absolument être religieuse? Alors, répliquai-je, je vous demande la troisième. »

A cette proposition, d'autres objections s'élèvent, relatives à des difficultés éventuelles dans les arrangements de fortune. Saint-Simon ne se décourage pas. Plusieurs entrevues se succèdent. C'est toujours de sa part, la plus vive insistance; de la part du duc de Beauvillier les mêmes réponses tendres, mais négatives. La Duchesse, qu'il voit une fois en particulier, ne fait que les lui répéter pour son propre compte. Saint-Simon tente d'éveiller sa sollicitude maternelle sur cette vocation religieuse qu'on lui oppose. Combien de pauvres filles, qu'un moment d'exaltation à jetées dans le cloître, s'y consomment plus tard dans de cruels regrets! — Rien ne l'ébranle :

« Elle me dit que si j'avais vu les lettres de sa fille à l'abbé de Fénélon, je serais convaincu de la vérité de sa vocation. »

Saint-Simon y perd son éloquence. M. de Beauvillier, dans un dernier entretien plein d'émotion réciproque, lui affirme que Dieu seul, qui veut sa fille pour épouse, a la préférence sur lui, et l'aurait sur le Dauphin même; il l'exhorte à se marier, comme l'exige l'état de ses affaires, et s'offre à l'y aider.

« La fin de l'entretien ne fut que protestations les plus tendres... de me servir en tout et pour tout, de son conseil et de son crédit, et de nous regarder pour toujours comme un beau-père et un gendre dans la plus étroite union. »

Ces protestations ne furent pas vaines; l'effet suivit les paroles. A partir de là, le jeune duc de Saint-Simon a dans le Gouverneur des petits-fils de France le guide éclairé que réclamait son inexpérience, et devient pour ainsi dire membre de sa famille. Introduit dans cet intérieur exemplaire, il contracte par là une même intimité avec le duc de Chevreuse, beau-frère de M. de Beauvillier. Les deux duchesses étaient sœurs, et filles de Colbert. Le plus complet accord régnait entre eux, fondé sur la parfaite conformité des opinions et des vertus; ensemble ils ne formaient qu'un cœur et qu'une âme. C'était une oasis de piété sincère, sans ostentation et sans rigueur outrée, au milieu des corruptions de la Cour. Rien de plus touchant que le tableau qu'en trace Saint-Simon. Leur société particulière se composait de

gens honorables, animés d'un pareil esprit; petit troupeau, comme dit l'auteur, qui avait pour pasteur Fénelon, appelé par le duc de Beauvillier, comme chacun le sait, à diriger avec lui, en qualité de précepteur, l'éducation des jeunes princes, fils du Dauphin. — Nommer Fénelon, c'est rappeler tout ce que la religion peut inspirer d'unction, de charité, et, pour employer un terme plus mondain, de charme attrayant à une nature aimante.

Tel nous le connaissons, tel nous le montre l'attachement que lui conservèrent jusque dans son exil de la cour, en face même de Louis XIV irrité, des amis comme les Chevreuse et les Beauvillier, un élève comme le duc de Bourgogne; mais tel ne le voyaient pas les yeux de Saint-Simon. Malgré sa déférence pour les deux beaux-frères, il maintenait auprès d'eux sur bien des points l'indépendance de son opinion, et en use, dans le cas présent, pour tracer de Fénelon le portrait que voici :

« Fénelon était un homme de qualité, qui n'avait rien, et qui se sentant beaucoup d'esprit, et de cette sorte d'esprit insinuant et enchanteur avec beaucoup de talents, de grâce et de savoir, avait aussi beaucoup d'ambition. »

Il le représente cherchant partout des gens qui, selon son expression, pussent le porter.

« C'était », poursuit-il, « un esprit coquet, qui, depuis les personnes les plus puissantes jusqu'à l'ouvrier et au laquais, voulait être goûté, et voulait plaire, et ses talents en ce genre secondaient parfaitement ses desseins. »

Ainsi, ce don de plaire, si naturel à Fénelon d'après l'opinion commune, n'était, d'après Saint-Simon, que calcul et artifice, et, au lieu d'avoir devant nous un vrai ministre de l'Évangile, nous n'avons qu'un habile comédien déguisé en archevêque de Cambrai.

« Il acheva de se faire admirer pour n'avoir pas fait un pas vers ce grand bénéfice, et parce qu'il rendit en même temps une belle abbaye qu'il avait eue lorsqu'il fut précepteur, et qui, jusqu'à Cambrai, fut sa seule possession. Il n'avait eu garde de chercher à se procurer Cambrai; la moindre étincelle d'ambition aurait détruit tout son édifice, et de plus, ce n'était pas Cambrai qu'il souhaitait. »

Nous devons comprendre que c'était Paris; et son désintéressement, comme ses autres vertus, n'avait toujours qu'un seul mobile : l'ambition. M. le duc de Saint-Simon nous peint là un hypocrite bien consommé et bien extraordinaire, qui soutient son rôle sans se démentir un seul instant, ni dans la faveur, ni dans la disgrâce. Tous les actes qu'il nous cite de Fénelon sont dignes de louanges; il se borne à en interpréter à mal l'intention. Sur quels indices ? Il n'en dit pas un mot. Nous rencontrons évidemment ici une de ces préventions étranges dont nous parlions plus haut. Passons, et observons seulement que, pour l'honneur de l'humanité, on souhaiterait volon-

tiers que l'Église et le Monde comptassent dans leurs rangs beaucoup de comédiens comme Fénelon.

Après avoir fait à notre Alceste cette querelle méritée, voyons ce que deviennent ses projets de mariage.

La chose est donc irrévocablement décidée ; il n'aura pas pour beau-père le duc de Beauvillier. La déception éprouvée par lui est amère et douloureuse; il a besoin de consolation. Le monde offre à un homme de son âge des distractions qui pourraient en tenir lieu; mais il en cherche d'autres. A cinq lieues de sa terre patrimoniale de la Ferté est située l'abbaye de la Trappe; c'est à la Trappe qu'il se rend.

Rassurons-nous toutefois, l'excès du désespoir n'ira pas jusqu'à l'y ensevelir à jamais. Il avait là un ami, près duquel il venait seulement rasséréner ses esprits troublés. Cet ami était le réformateur même de la célèbre abbaye, Rancé en personne.

« La Ferté était ma seule terre bâtie où mon père passait les automnes. Il avait fort connu M. de la Trappe dans le monde, et cette liaison se resserra depuis sa retraite. Il m'y avait mené. Quoique enfant, pour ainsi dire encore, M. de la Trappe eut pour moi des charmes qui m'attachèrent à lui, et la sainteté du lieu m'enchantait. Je désirai toujours y retourner, et je me satisfis toutes les années. Il vit avec bonté ces sentiments dans le fils de son ami; il m'aima comme son enfant. »

Rancé, parvenu alors à un âge avancé, avait abdicqué le gouvernement de la sainte maison aux mains d'un autre abbé; mais il en était toujours le père et l'habitant vénéré. Ce qu'il n'avait pas abdicqué après tant d'années passées sous le joug de la règle austère que lui-même y avait établie, et dans les hautes méditations d'une mort prochaine, c'étaient les amitiés fidèles. On se l' imagine peut-être desséché par la pénitence, figé dans un ascétisme rigoureux, étranger aux sentiments de la nature humaine; rien ne ressemble moins à la figure sympathique que met sous nos yeux Saint-Simon, et en qui le charme de l'esprit et des manières n'a pas cessé de s'allier à celui d'un cœur apaisé, mais toujours sensible. Le jeune visiteur ne peut se lasser de cette société sainte et charmante. Les séjours qu'il fait à la Trappe sont pour lui un temps de fête; mais il a soin de les faire d'une façon discrète : — « je n'y allais que clandestinement, » — observe-t-il. Qu'aurait dit le monde, bon Dieu ! Qu'auraient dit jeunes et vieux à la cour, si l'on avait su qu'à dix-neuf ans, M. le duc de Saint-Simon se permettait de pareilles escapades ?

Un peu plus loin dans ses Mémoires, l'auteur nous raconte comment, possédé d'un vif désir de conserver à la postérité l'image d'un ami si cher, et désespérant d'obtenir que, dans sa profonde humilité, le Réformateur de la Trappe se prêtât

jamais à laisser faire son portrait, il arrive à l'avoir par ruse. Avec la complicité du nouvel abbé et du secrétaire de Rancé, il amène au couvent le fameux peintre Rigault, et le présente au pieux cénobite comme un honnête officier avide de le connaître, mais qu'un affreux bégaïement met hors d'état de prendre part d'une manière active à aucune conversation. Rancé accueille l'étranger avec bonté. Rigault s'assied, et tandis que les deux amis s'entretiennent ensemble, il ne quitte pas du regard son modèle inconscient, qu'étonne un peu cette fixité d'attention. Au bout de trois quarts d'heure, il se retire, et va dans un autre coin de la maison, préparé à cet effet, reproduire sur la toile ce qu'ont vu ses yeux d'artiste.

« Le lendemain, la même chose fut répétée. »
 « M. de la Trappe trouva d'abord qu'un homme qu'il ne connaissait point et qui pouvait si difficilement mettre dans la conversation l'avait suffisamment vu, et ce ne fut que par complaisance qu'il ne voulut point me refuser de le laisser venir. J'espérais qu'il n'en faudrait pas davantage, et ce que je vis du portrait me le confirma.... Mais Rigault voulut absolument encore une séance... J'arrachai plutôt que je n'obtins cette troisième visite. »

Ce sera la dernière; une demi-heure suffira pour en finir, dit le peintre. Il l'a juré; il tient parole.

« Rigault travailla le reste du jour et le lendemain encore, sans plus voir M. de la Trappe... »
 « Le matin, je lui fis prendre au crayon le père abbé, assis au bureau de M. de la Trappe, pour l'attitude, les habits et le bureau même tel qu'il était, et il partit avec la première tête qu'il avait si bien attrapée et si parfaitement rendue pour l'adapter sur une toile en grand. »

Le portrait s'achève ainsi, et ce portrait, c'est un chef-d'œuvre!

Après un tel miracle, l'artiste épuisé de l'effort, resta plusieurs mois incapable de tout nouveau travail. Il est triste de dire que sa probité ne fut pas à la hauteur de son talent. Il s'était engagé envers Saint-Simon à ne montrer son œuvre à personne, et à n'en faire aucune copie, si ce n'est une seule pour lui-même. La vanité et la cupidité le firent manquer à ce double engagement, et, sans compter les mille écus qu'il reçut de Saint-Simon, selon leurs conventions, — un chef-d'œuvre de peinture se payait alors mille écus, — les copies qu'il en fit par la suite lui valurent plus de vingt-cinq mille francs.

Cependant Saint-Simon, demeuré à la Trappe après le départ du peintre, ne laissait pas que d'éprouver quelque trouble de conscience, en face du saint qu'ils avaient trompé.

« Je n'osai jamais lui avouer mon larcin; mais en partant de la Trappe, je lui en laissai tout le récit dans une lettre par laquelle je lui demandai pardon. Il en fut peiné et affligé; toutefois il ne put me garder de colère. »

Le Saint pardonne donc l'offense; il continue même à en aimer l'auteur, et cette affection dura jusqu'à la fin de sa vie. Aux heures suprêmes de l'agonie, après trente-sept années de pénitence, étendu sur la cendre, entouré de toute l'austère communauté en prière, et du redoutable appareil de la mort, Rancé donnait encore une pensée au fils de son ancien ami, et demandait qu'elle lui fût transmise.

Mais nous avons laissé Saint-Simon allant méditer à la Trappe sur son rêve évanoui d'union avec mademoiselle de Beauvillier; il faut maintenant l'y reprendre.

« A mon retour, dit-il, je tombai dans une affaire qui fit grand bruit. »

Cette affaire, c'était la prétention émise par le Maréchal de Luxembourg, et basée sur un certain droit d'ancienneté, de précéder les autres ducs et pairs. Seize d'entre eux s'élevèrent d'un même accord contre une telle énormité. Saint-Simon, malgré sa jeunesse, est enrôlé dans la ligue; il y apporte toute l'ardeur de son âge, et toute l'obstination de sa passion dominante. On ne lui fait pas aisément désertir le terrain, quand il s'agit de préséances et de duchés. Porté devant le Parlement, ce litige remplit nombre de chapitres, qui, nous devons l'avouer, à part quelques échantillons de mœurs du temps, dont plusieurs font sourire, ou la peinture de quelques caractères saillants, offrent au lecteur moderne un médiocre intérêt. La mort du Maréchal ne met pas fin au procès; son fils, le duc de Luxembourg, le poursuit, et le gagne. Saint-Simon accuse amèrement la partialité des juges. D'une main conduite par l'indignation et la haine, il fait, à ce propos, du premier Président de Harlay, un de ces portraits à la Rembrandt où il excelle. Nous le citerons ici comme exemple.

Après avoir rappelé les glorieux souvenirs qu'avaient laissés les Harlay et les de Thou du seizième siècle, il continue ainsi :

« Issu de ces grands magistrats, Harlay en eut toute la gravité qu'il outra jusqu'au cynisme. »
 « ... D'ailleurs sans honneur effectif, sans mœurs dans le secret, sans probité qu'extérieure, sans humanité même, en un mot un hypocrite parfait, sans foi, sans loi, sans Dieu, et sans âme, cruel mari, père barbare, frère tyran, se plaisant à insulter, à outrager, à accabler, et n'en ayant de sa vie perdu une occasion, »
 « ... On ferait un volume de ses traits, et tous d'autant plus perçants qu'il avait infiniment d'esprit. »

En voilà beaucoup, mais ce n'est pas tout; après la dissection morale, vient la description de la personne :

« Pour l'extérieur, un petit homme vigoureux et maigre, un visage en losange, un nez grand et aquilin, des yeux beaux, parlants, perçants, qui ne regardaient qu'à la dérobée, mais qui fixés sur un client ou sur un magistrat étaient

» pour le faire rentrer sous terre; un habit peu
 » ample, un rabat presque d'ecclésiastique, et des
 » manchettes plates comme eux; une perruque
 » fort brune et fort mêlée de blanc, touffue mais
 » courte, avec une grande calotte par dessus. Il
 » se tenait et marchait courbé, avec un faux air
 » plus humble que modeste, et rasant toujours la
 » muraille, pour se faire faire place avec plus de
 » bruit. »

Il n'y a pas un mot qui ne porte coup, et chaque trait de crayon correspond encore à un trait du caractère. Tel était l'homme qui occupait le premier siège judiciaire du royaume. Au reste, affirme cette plume inexorable, à partir de la mort du Président de Bellière, successeur de Mathieu Molé, tous les chefs du Parlement de Paris n'ont plus été que de bas courtisans, et des juges prévaricateurs, sans en excepter ces Lamoignon, dont le nom pourtant nous est parvenu comme celui de l'intégrité même. — Ah! M. de Saint-Simon, que de nobles illusions vous travaillez impitoyablement à nous ôter! —

Cependant, notre duc s'était remis courageusement à la recherche d'un beau-père, ou du moins n'y avait pas renoncé; il en trouve un, qui, sans avoir peut-être toutes les perfections de M. de Beauvillier, en approche d'assez près pour remplir ses désirs. C'est le Maréchal de Lorges, digne neveu et digne élève de Turenne. Illustré jadis par la fameuse retraite d'Altenheim, qui sauva l'armée française après la mort funeste du héros, il avait vaillamment soutenu depuis lors sa réputation militaire; mais ce n'était pas son seul mérite.

« La probité, la droiture, la franchise du maréchal de Lorges me plaisaient infiniment. Je l'ai vu d'un peu plus près pendant la campagne que j'avais faite dans son armée. »

On peut se rappeler que l'auteur avait en effet servi sous ses ordres. Ajoutez à ces circonstances les grandes relations de sa famille, les maisons de Durfort et de Bouillon auxquelles appartenait le Maréchal, et l'on conviendra qu'un tel beau-père semblait avoir été pétri expressément pour concorder avec les idées du jeune duc de Saint-Simon.

Hélas! nulle chose n'est complète ici-bas; il y avait une ombre au tableau: une mésalliance!

« Le Maréchal qui n'avait rien, et dont la première récompense fut le bâton de Maréchal de France, avait épousé incontinent après la fille de Frémont, garde du trésor royal, et qui sous M. Colbert avait gagné de grands biens. »

Les ducs de Chevreuse et de Beauvillier s'étaient, eux aussi, mésalliés. Les filles de Colbert avaient pour aïeul un simple négociant de la ville de Reims. Saint-Simon n'a fait à ce sujet aucune réflexion; le nom de Colbert pouvait, à la rigueur, tenir lieu d'une suite d'ancêtres. Le mariage du maréchal de Lorges avec la fille d'un financier le blesse davantage. Néanmoins, il

avait trop d'élévation dans l'âme pour ne pas apprécier les compensations que le caractère de la Maréchale, indépendamment des dons de la fortune, apportait à son défaut de naissance. C'était une femme qui à une vertu irréprochable joignait une très grande habileté de conduite, et l'avait utilement employée au profit de sa famille. Son gendre futur reconnaissait en elle, comme il le dit, tout ce qu'il fallait pour guider une jeune femme dans le monde et à la Cour, où il entendait que la sienne parût avec honneur. « Elle ne vivait d'ailleurs que pour son mari et pour les siens » ajoute-t-il.

Une pareille belle-mère était, après tout, acceptable. Saint-Simon le pense ainsi; l'affaire, négociée par des amis communs, se conclut donc.

Le beau-père et la belle-mère sont trouvés; il ne s'agit plus pour lui que de décider laquelle de leurs cinq filles, — car, sur les six enfants issus de leur union, on ne comptait qu'un fils, — sera duchesse de Saint-Simon. C'est entre les deux plus âgées qu'il est invité à faire librement son choix. Ce qu'il va nous dire ici est assez court; mais l'expression des sentiments qui se rapportent à ce moment solennel de son existence ne perd rien en force pour être contenu dans de justes limites.

« L'aînée avait dix-sept ans, l'autre quinze... Celle-ci était une brune avec de beaux yeux, l'autre une blonde avec un teint et une taille parfaite, un visage fort aimable, l'air extraordinairement noble et modeste, et je ne sais quoi de majestueux par un air de vertu et de douceur naturelle; c'était aussi celle que j'ai mai le mieux dès que je les vis l'une et l'autre sans aucune comparaison, et avec qui j'espérai le bonheur de ma vie, et qui depuis l'a fait unique et tout entier. Comme elle est devenue ma femme, je m'abstiendrai d'en dire davantage, sinon qu'elle a tenu infiniment au delà de ce qu'on m'en avait promis, par tout ce qui m'était revenu d'elle, et tout ce que j'en avais moi-même espéré. »

L'éloge est complet. Il part du cœur, et semble avoir été mérité. On aime à voir, dans tout le cours de ses Mémoires, de quelle haute estime, de quel respect l'auteur accompagne le nom de madame de Saint-Simon, chaque fois qu'un détail de la narration vient par hasard s'y rattacher. Il en parle sobrement et rarement, mais le peu qu'il en dit nous la montre associée à tous ses sentiments, à tous ses intérêts, et apportant dans cette association, comme élément personnel, le calme d'un jugement sage et droit. Du reste, non moins jalouse que lui des prérogatives du rang, et gardienne vigilante des droits inhérents à son tabouret de duchesse. Sans cette qualité capitale lui eût-elle été aussi chère?

La célébration d'une union si bien assortie est en harmonie avec l'esprit de sagesse, qui en tout y avait présidé.

« Le contrat fut signé. On servit un grand repas à la famille la plus étroite de part et d'autre, et à minuit le curé de Saint-Roch dit la messe, et nous maria dans la chapelle de la maison. La veille, ma mère avait envoyé pour quarante mille livres de pierreries à mademoiselle de Lorges, et moi six cents livres dans une corbeille remplie de toutes les galanteries qu'on donne dans ces occasions. »

L'hôtel de Lorges n'en avait pas fini avec les fêtes nuptiales. Un autre mariage succède presque sans intervalle à celui-ci, mais en diffère sin-

gulièrement à tous les points de vue. L'incident n'est pas sans intérêt; il remet en scène devant nous un personnage connu, et forme une suite, dont nous avons déjà fait mention ailleurs (1), à l'épisode romanesque qui tient tant de place dans les Mémoires comme dans la vie de mademoiselle de Montpensier. Nous croyons devoir le rapporter ici avec quelque détail.

APHÉLIE URBAIN.

(1) *Journal des Demoiselles*, numéro d'avril 1880.

BIBLIOGRAPHIE

Pour l'achat des livres dont nous rendons compte, prière de s'adresser directement aux Libraires-Éditeurs

CONTES POPULAIRES ET RÉCITS

PAR X. MARMIER

Il est difficile d'analyser un livre de contes, *ondoyants et divers*, mais comme ils sont amusants et charmants, peut-être nos jeunes lectrices nous sauront-elles bon gré d'extraire du volume quelques pages, de dérober quelques fleurs à cette corbeille, cueillie en grande partie sous les neiges du nord.

Voici d'abord l'histoire d'une bonne femme :

« Il y avait une fois un brave homme nommé Gudbrand, qui vivait avec sa femme dans une petite habitation champêtre. Ce ménage était un modèle d'union conjugale. Tout ce que faisait le mari plaisait à la femme et tout ce que faisait la femme était également approuvé par le mari. Ils possédaient une centaine d'écus renfermés au fond d'un coffre, quelques champs et deux vaches.

« Un jour, la femme dit à Gudbrand :

« J'ai idée que tu ferais bien de conduire une de nos vaches au marché pour la vendre. Nous ne voulons pas toucher à nos cent écus. Ainsi il serait bon d'avoir quelque argent dans les mains et nous n'avons pas besoin de deux vaches.

« — Tu as raison, répondit Gudbrand; je vais tout de suite partir.

« Un instant après, il était en route avec sa vache; mais il ne put trouver aucun acquéreur et il se décida à rentrer au logis.

« Le long du chemin, il rencontre un paysan, conduisant à la ville un cheval qu'il désirait vendre :

« Ah ! se dit-il, cette bête me sera plus utile que la mienne. »

« Et il échangea sa vache contre le cheval.

« De distance en distance, d'autres rencontres lui font faire d'autres réflexions et d'autres échanges. Il troque son cheval pour un âne, son âne pour une chèvre, sa chèvre pour une oie, son oie pour un coq, et comme il avait soif et faim, il vendit son coq pour faire un modeste repas, puis ils se remit en marche, et avant de rentrer dans sa maison, s'arrêta à causer avec un de ses voisins, qui lui demanda s'il était content de sa journée.

« Pas trop, répondit Gudbrand, et il lui raconta ses divers échanges.

« Ah ! s'écria le voisin, quelle dégringolade ! Quels reproches ta femme va te faire ! Comment oseras-tu paraître devant elle ? Je ne voudrais pas être à ta place.

« — J'avoue, répondit Gudbrand, que j'ai été bien sot, mais ma sottise ne sera pas blâmée par ma femme.

« — Je ne puis te croire.

« — Veux-tu parier cent écus qu'elle ne me fera pas la moindre remontrance ?

« — Soit. Je parie.

« — Viens avec moi. »

« Gudbrand rentra dans son logis; le voisin resta à la porte, de façon à tout voir et à tout entendre.

« Bonsoir, dit Gudbrand.

« — Bonsoir ! bonsoir ! répondit d'une voix affectueuse la femme. Dieu soit loué, te voilà revenu. As-tu fait un heureux marché ?

« — Oh ! oh ! je n'ai guère lieu de m'en glo-

rier. D'abord, n'ayant pas trouvé à vendre la vache, je l'ai échangée contre un cheval.

» — Tu as eu, dit la femme, une excellente idée. Nous sommes assez à notre aise pour aller, comme d'autres, en voiture à l'église.

» — Oui, mais un instant après, j'ai échangé le cheval contre un âne.

» — C'est encore très bien.*

» — Mais ensuite, j'ai échangé l'âne contre une chèvre.

» — A merveille, j'aime beaucoup le lait de chèvre.

» — Mais j'ai échangé la chèvre contre une oie.

» — Tu as eu raison. La chèvre nous aurait obligés à courir après elle sur les rochers. Nous ferons rôtir notre oie, après en avoir tiré un chaud duvet.

» — Oui, mais un peu plus loin, j'ai échangé l'oie contre un coq.

» — Encore mieux. Je n'ai pas grand goût pour la chair de l'oie. Chaque matin le coq nous réveillera. Montre-moi ton coq.

» — Je ne l'ai plus. J'avais faim, et j'ai été obligé de le vendre pour payer mon diner.

» — Dieu soit loué que tu aies pris cette décision. A quoi nous aurait servi notre coq ? Rien ne nous oblige à nous lever de bonne heure. Dieu soit loué, te voilà revenu, c'est tout ce qu'il me faut. Je ne me soucie ni de la vache, ni du cheval, ni de la chèvre, ni de l'oie, ni du coq. »

» Gudbrand, à ces mots, se retourna vers le voisin, qui lui dit :

• Tu n'as pas fait une si mauvaise journée, car tu as gagné les cent écus. »

L'ÉCOLIER.

« Dans une rue qui conduit à l'église chemine tristement un jeune écolier. Il monte d'un pas lourd l'escalier du parvis, fait le signe de la croix et s'avance, la tête baissée, vers le confessionnal. Son petit cœur bat vivement et des pleurs roulent dans ses yeux bleus. Le vieux prêtre l'aperçoit et lui dit :

» Pourquoi ces larmes, mon enfant ? Pourquoi sembles-tu si triste ?

« — Oh ! mon père, mon père, j'ai péché, et je ne puis avoir la paix de la conscience tant que je n'aurai pas obtenu mon pardon. Écoutez, s'il vous plaît, ma confession. »

» Il s'agenouille pieusement, mais les pleurs et les sanglots altèrent tellement sa voix qu'il ne peut, malgré ses efforts, prononcer une parole distincte.

» Le prêtre, après avoir vainement essayé de l'entendre, lui dit avec un affectueux accent :

» Puisque vous ne pouvez faire de vive voix votre confession, faites-la par écrit. Dans votre petit sac d'écolier, vous devez avoir une ardoise et un crayon. »

» L'enfant obéit. Il prend son crayon, il écrit et il ne cesse de pleurer. Ligne par ligne, enfin, son douloureux récit est achevé. Il présente sa tablette au prêtre et paraît soulagé.

» Mais les pleurs tombant sur son ardoise ont fait disparaître tous les caractères que la main y traçait. Il n'y reste pas un mot lisible.

» Le vieux prêtre, alors, se tournant vers le pauvre petit, et lui remettant son ardoise :

« Allez, mon enfant, dit-il, allez en paix. Par vos larmes et votre repentir, toutes vos fautes sont effacées. »

Ces deux jolis récits ne donnent-ils pas le désir de connaître leurs frères, recueillis par l'auteur avec tant de goût et de tact ? (1)

LES FEMMES PHILOSOPHES

Les Femmes philosophes, par M. de Lescure, dont nous avons recommandé la lecture aux jeunes femmes qui veulent bien écouter nos conseils, ont paru chez *Dentu* (2). Rien de plus curieux ni de plus instructif que ce livre d'historien et de moraliste, où passent tant de figures plus célèbres que bien connues, et qui raconte la vie intime, pleine de leçons éloquentes, des femmes philosophes du XVIII^e siècle, vie éclatante au-dehors, profondément misérable au-dedans. Au temps où nous vivons, un livre qui fait apprécier la douceur de la Religion et le néant de la philosophie, est assurément une très bonne œuvre.

M. B.

(1) Chez Hachette, boulevard Saint-Germain, 79. — Prix, 3 fr. 50 cent.

(2) Chez Dentu; Palais-Royal, 15, galerie d'Orléans, Paris. — Un volume, 3 fr. 50.

CONSEILS

A MARGUERITE

Vous touchez donc, chère enfant, à ce moment grave de votre existence, entrevu, désiré peut-être : vous êtes demandée en mariage, et vos parents laissent à votre choix une entière liberté. On ne marie plus les filles de force, on ne les marie plus sans les consulter; on fait très bien, seulement, les habitudes modernes empêchent trop souvent qu'entre les deux familles destinées à s'allier, il y ait une connaissance réelle : on se marie d'ordinaire avec l'inconnu. Je trouve cela terrible. Qu'y a-t-il derrière le masque ? Bonté, loyauté, rectitude de vie ? ou bien tout le contraire ? On n'en sait rien, les fiancés sont toujours aimables, et les présents, les fleurs, la corbeille, les félicitations, les fêtes éblouissent et étourdissent la jeune fille, à peu près comme ces boissons fortes qu'on fait prendre à la pauvre veuve que les brahmines mènent au bûcher. Ma comparaison n'est pas jolie, et j'avoue qu'elle ne s'applique qu'à une moitié des mariages qui se contractent dans notre bonne France, mais une moitié, c'est déjà énorme. Vous êtes libre encore, Marguerite, vous n'avez pas parlé ! Défendez votre cœur et votre esprit de ce vertige ; raisonnez, réfléchissez, voyez.

Vous savez de M. Étienne ce que sait le monde : il est d'une très-excellente famille, de bon renom, il a quelque fortune; ingénieur attaché à une puissante Compagnie, son avenir s'annonce bien; on le dit très-intelligent, et sa figure, brune et mince, est suffisante, un homme étant toujours assez beau; de plus, sa santé paraît robuste. Voilà donc bien des bons points à l'actif de M. Étienne, et une jeune fille étourdie dirait *oui* sans tarder. Marguerite, ce sont là les côtés extérieurs, les dehors beaux et séduisants, mais l'intérieur ? le fond, le caractère, enfin ? Là est le nœud du mariage. Il ne faut fournir cette longue course, il ne faut porter ce joug qu'avec un être capable de dévouement, qui soit bon et sur lequel on puisse s'appuyer. Tenez, j'ai sous les yeux une lettre authentique de Jean de Witt; cet homme qui périt d'une mort tragique, endurée avec une telle fermeté qu'il récitait des vers d'Horace pendant que les bourreaux brûlaient ses doigts, paraît avoir eu, dans les circonstances ordinaires de la vie, un rare bon

sens : il écrivait à un de ses amis, par rapport au mariage d'une parente :

« J'ai toujours placé le principal bonheur en ce monde dans une société indissoluble, contractée avec une personne d'une humeur agréable et conciliante; toutes les richesses de l'univers ne pouvant, à mon avis, compenser le chagrin qu'une humeur incompatible cause, non-seulement à ceux qui sont unis par un nœud indissoluble, mais à toute la famille dans laquelle on a admis une pareille humeur insociable. J'ai reçu de mes aïeux cette leçon, qu'en affaire de mariage, on ne doit point s'allier à des enfants dont les parents ont une humeur déplaisante.... »

Vous voyez que ce digne homme pousse loin son opinion, puisqu'il n'accepte pas les parents d'*humeur insociable*; il est vrai qu'au temps où il vivait et dans son pays, les familles avaient une vie plus intime et plus resserrée qu'à notre époque. Mais retenons de ces maximes ceci : c'est que toutes les richesses de l'univers ne sauraient compenser une humeur *incompatible*; méditez ce mot, ma chère Marguerite, et tâchez de vous informer par vous-même (ceci est difficile) par votre père, par vos frères, de l'humeur de M. Étienne. Est-il bon ? A-t-il des égards et du respect pour ses parents ? A-t-il pu montrer quelque dévouement à sa sœur, à son frère, à ses amis ? Ses manières et son langage ne se ressentent-ils pas de cette grossièreté, de cette rudesse qu'on apprend dans les écoles spéciales et qu'on perfectionne dans les clubs et les réunions d'hommes ?... Je pourrais étendre cet interrogatoire, mais trop d'exigence pourrait nuire. Il est nécessaire, pourtant, de s'assurer de quelques qualités essentielles dans le compagnon futur de sa vie. Sans doute, il vous demande la douceur, la modestie, l'amour du chez-soi. En retour, réclamez de lui la bonté, les sentiments affectueux, l'aménité dans les relations familiales, qui assurent la paix domestique. On peut aimer un homme orgueilleux, on peut adorer un homme violent, mais, dans l'union conjugale, cet amour-là sera traversé par bien des orages et fera répandre des larmes amères. La bonté et, si on peut la rencontrer, une certaine égalité de caractère sont les bases indispensables au bonheur domestique. Avec la bonté, qui fait naître l'union et la confiance, on supportera bien des épreuves : on s'appuie l'un sur l'autre, on se

confie cœur à cœur, on souffre, mais à deux; on s'inquiète, mais on s'éclaire, on se rassure ensemble; les défauts réciproques (les plus beaux diamants ont des pailles) sont endurés en silence et avec patience, quand chacun des deux époux a de la bonté. Mettez aux prises une femme un peu malade, un peu capricieuse, avec un homme dur, et vous verrez! Qu'un homme un peu faible, un peu imprudent, commette des erreurs en affaires, s'il a épousé une petite mégère, la paix sera à jamais bannie; si la femme est raisonnable et bonne, elle apaisera, elle éclairera, elle arrangera... la bonté fait des merveilles en ménage...

Avis à vous, Marguerite : ne vous laissez pas éblouir par la position, la fortune, l'amabilité même de celui qui vous demande; allez au fond; envisagez l'avenir avec toutes les vicissitudes qu'il réserve à toute créature, et voyez si vous trouvez en Étienne cette âme douce et forte, sur

laquelle on s'appuie en tout temps, — dans la jeunesse brillante, — dans l'âge mûr sévère, — dans la vieillesse mélancolique.

Je ne crois pas trop médire de notre siècle, en disant que les hommes sont devenus plus rudes qu'ils ne l'étaient jadis; la courtoisie des antiques mœurs est oubliée et dédaignée. Les étrangers ont déteint sur nous; les études scientifiques ne donnent pas l'urbanité, la délicatesse des études littéraires; les affaires d'argent endurent, les habitudes des clubs et des cafés ne sont pas raffinées; on est moins doux, moins humain, moins bon. Vous me direz : c'est la faute de l'époque : je ne le nie pas, mais cette affirmation ne suffira pas à vous égayer, ni à vous consoler, lorsque, mariée, vous serez l'objet de quelques procédés bien modernes, bien brusques et bien désobligeants. Pensez-y et informez-vous.

Votre amie, M. B.

FAUSTINE

I

LA TOILETTE

Cette histoire n'est pas d'hier : elle date de quarante ans, alors que les innombrables chemins de fer ne zébraient pas encore les belles campagnes de la Belgique, alors que la ville de Liège, où nous allons conduire nos lectrices, ne possédait pas encore ses larges boulevards, ni ses squares ombragés, et qu'on n'y arrivait que par de lourdes diligences, ou par des bateaux à vapeur (invention toute nouvelle alors), portés sur les eaux vertes de la Meuse. Mais le site majestueux et charmant qui ravit autrefois le vieil évêque Notger, est toujours le même; le fleuve roule, ample et fécondant, entre les coteaux riants et les sévères rochers; la ville monte et descend, selon les gracieuses ondulations du terrain où elle fut bâtie; elle s'incline du côté de la Meuse, autour de laquelle elle enlace des quais antiques; des maisons bizarres penchent, sur les rues étroites, leurs façades byzantines ou leur pignons triangulaires, chargés de figurines; de vieilles églises précédées, comme dans les temps anciens, d'un long *narthex*, élèvent leurs tours dans les nues; Sainte-Croix, Saint-Paul, Saint-Jacques, Saint-Martin ouvrent aux fidèles leurs curieuses nefs, chargées de sculptures, et toutes vibrantes

encore des souvenirs des anciens âges : le palais des évêques, des princes-évêques, est debout, avec sa sombre architecture et ses deux cents piliers, don des corporations liégeoises à leurs princes, et c'était non loin de ce palais, dans une rue qui gravit le Mont-Cornillon, que se trouvait la vieille demeure témoin, en partie, des événements que nous voulons vous raconter.

C'était une habitation très ancienne et très imposante; elle avait appartenu à une famille patricienne, dont les armes mutilées se voyaient encore au-dessus de la haute porte cintrée; mais depuis plus d'un demi-siècle, une nouvelle famille occupait le vieux logis, et, soit respect du passé, soit insouciance, ces nouveaux possesseurs, les Malfroy, n'avaient rien changé à l'extérieur, ni à l'intérieur de leur habitation. Lorsque la lourde porte s'ouvrait, on apercevait un grand vestibule, tapissé de tableaux et de trophées de chasse, un vaste escalier laissait entrevoir dans l'angle ses marches de pierres et sa rampe aux rinceaux de fer; au fond, par une fenêtre très haute, on distinguait un jardin ombrageux, et le feuillage d'une vigne centenaire dessinait, au soleil, des arabesques, sur le pavé de marbre. Où étaient-ils ceux qui avaient planté cette vigne, foulé ces dalles et habité cette maison, somptueuse jadis, aujourd'hui morose et triste?

Elle n'était pas vide pourtant : M. Malfroy et sa

filles Faustine et quelques domestiques l'habitaient, sauf durant les mois de l'été que toute la famille passait aux Ardennes; en ce moment où s'ouvre notre récit, un soir du mois de janvier de l'an 184., on voyait du dehors, fortement éclairées, les fenêtres de la chambre de mademoiselle Faustine, et, plus faiblement, celles de la petite bibliothèque de son père.

Il était tout habillé: cravate blanche, habit noir, comme un homme qui va aller en soirée, et il écrivait posément une lettre d'affaires, car il ne perdait pas volontiers son temps; et près de lui, était ouvert un volume de Voltaire, de la Correspondance, où de temps, en temps, il jetait les yeux pendant que son encre séchait, et il souriait aux après plaisanteries que le châtelain adressait à ses anges, à M. et madame de Cideville, ou bien aux flagorneries qu'il prodiguait à son héros, le duc de Richelieu, ou à la divine *Emilie*, madame du Châtelet.

Pendant ce temps, Faustine achevait de s'habiller, debout, devant une superbe toilette à la duchesse, qu'une nappe de vieille guipure recouvrait et qui portait une série de boîtes de laque, une cuvette avec une aiguière en porcelaine de Saxe, et une collection de buires et de vases d'argent. Des candélabres d'argent projetaient dans le miroir ovale les feux de leurs bougies et reflétaient le visage de la jeune fille. Elle était jeune encore, puisqu'elle n'avait pas trente ans, mais jamais, aux jours les plus riants de son adolescence, dans la fleur de ses seize ans, alors que les églantines neigent sur les joues des jeunes filles et que les premiers rayons de l'âme étincellent dans leurs yeux, jamais Faustine n'avait eu une heure de beauté. L'œil même d'une mère n'aurait pu trouver de charme dans ces traits incorrects, ce front d'homme au dur contour, ce visage amaigri, cette grande bouche aux fortes lèvres, ces sourcils épais, à la Junon, et ces yeux d'un bleu-grisâtre, qui ne parvenaient pas à exprimer la pensée, ni la tendresse.

Faustine était pâle... il est de belles pâleurs: la pâleur ambrée des méridionales et la pâleur d'ivoire des filles du Nord ne sont pas sans attrait, mais la teinte grise répandue sur la figure de mademoiselle Malfroy ne rappelait ni la Provence, ni la Norvège, et le noir foncé de sa chevelure achevait de lui donner un ton maladif et triste. En ce moment, elle venait de relever et de tresser ses cheveux, qui eussent paru beaux sur une autre tête, et, selon la mode du temps, elle les fit descendre, en longs et brillants bandeaux, sur ses tempes et le long de ses joues. Elle se regarda et secoua la tête: le beau miroir ne lui disait pas de choses flatteuses. Elle défit ses cheveux et les tressa à la reine Berthe: c'était d'un effet moins dur que ces courbes de jais, plaquées sur son visage sans jeunesse et sans éclat; elle se regarda encore, et moins mécontente, elle continua sa toilette.

Il s'agissait d'une soirée, chez des amis, et elle avait choisi une robe de taffetas bleu de France un peu décolletée, et qu'ornait une berthe de dentelle d'Angleterre. Faustine se permettait les bijoux et les dentelles; personne n'y trouvait à redire, Faustine n'excitait pas de jalousie; elle était hors rang, hors cadre, et elle pouvait, sans qu'on s'en étonnât, adopter le luxe et les fantaisies des femmes mariées. Sa robe laissait voir le contour de ses épaules, qui n'eussent rien perdu à se voiler sous la mousseline et la soie, mais de longues et belles boucles d'oreilles jouaient sur son cou, une broche de topazes brûlées attachait sa robe, et des bracelets, l'un de topazes, l'autre en or, formant des anneaux, que l'on appelait un esclavage, enserraient son bras; elle avait de jolies bagues, et ses mains, effilées et blanches, étaient la seule partie de sa personne qui portât agréablement les ornements chers aux femmes.

Elle mettait ses gants; sa camériste tenait toute prête une mante de cachemire blanc; Faustine se regardait encore, elle hésitait: pourrait-elle ne pas déplaire! elle se rendait à cette soirée pour y voir une seule personne, un homme, le seul qu'elle préférât, le seul qu'elle eût distingué; la remarquerait-il à son tour, saurait-il discerner dans ce groupe de jeunes filles celle dont il était aimé, celle qui éprouvait pour lui une sympathie et un dévouement sans bornes?... L'éphémère enchantement de la beauté l'emporterait-il sur les biens de l'âme, et serait-elle dédaignée à cause d'une chevelure blonde, d'un visage en fleur, de ces promesses de la vingtième année, si souvent mensongères? Ne chercherait-il pas une âme fidèle et une affection ardente sous des traits disgraciés? Oh! la beauté! quel don! quel trésor! et qu'elle jetterait volontiers ses richesses, qui ne lui ont jamais procuré une heure de joie, aux pieds de l'enchanteur qui lui accorderait ce pouvoir irrésistible, qui soumet les cœurs, qui les force d'aimer!.. Elle pensait à ce vers qu'elle avait lu autrefois et qu'elle comprenait maintenant:

Quel bonheur d'être belle, alors qu'on est aimée!

« Oh! oui! se dit-elle à voix basse, que je serais heureuse... »

Elle fut interrompue: son père venait d'entreouvrir la porte, et il lui disait d'une voix brusque:

« Sera-ce pour ce soir! la voiture est attelée et les chevaux prendront un rhume. »

— Me voici, mon père. »

Elle s'enveloppa de sa mante, et ils descendirent le haut escalier: la femme de chambre, Lambertine, les escortait; elle soutint la robe de sa maîtresse, pendant que celle-ci franchissait le trottoir blanc de neige, puis, elle referma soigneusement la lourde porte, et vint s'asseoir dans l'office, auprès de la cuisinière qui raccommodait un tablier de toile bise.

« Ils sont partis ? demanda le vieux cordon-bleu.

— Oui ; Monsieur a l'air d'un dogue, et Made-moiselle s'était requinquée, il fallait voir ! Elle avait sa belle robe bleue et des chaînes d'or et des pierres jaunes, et des dentelles, et des gants gris-clair, et des nœuds dans ses cheveux, mais, va, Jeannette, elle n'était pas plus belle pour ça quel museau !

— On ne se fait pas à sa guise, répondit Jeannette d'un ton sentencieux ; si on nous consultait, dame ! nous serions comme des déesses. Moi, je ne trouve pas mam'zelle Faustine si laide. Il y a pis : elle n'est pas marquée au n, elle est droite, elle a de bons yeux et elle court comme une biche.

— Vous êtes habituée à la voir, vous, Jeannette, sa figure ne vous fait plus d'effet.

— Possible.

— Elle sait bien qu'elle fait peur aux gens : elle avait l'air tout triste en se regardant dans son miroir tout à l'heure. M'est avis qu'il y a quelqu'un à qui elle voudrait paraître jolie.

— Vous croyez cela, Lambertine ? répondit Jeannette. Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— Je veux dire tout bonnement que lorsque je sors avec mademoiselle et que nous rencontrons un certain jeune monsieur, elle prend un coup de feu, elle devient rouge comme de la braise, et qu'elle a remarqué que ce monsieur passe devant la porte à certains jours, alors, elle est à sa fenêtre, elle le regarde derrière le rideau.

— Puisque vous savez tout, vous savez le nom de ce monsieur ?

— Eh ! oui, c'est un baron ; il s'appelle M. de Charlemont.

— M. de Charlemont ! répondit Jeannette en secouant la tête, pauvre mam'zelle !

— Pourquoi ? pourquoi ? répondit la femme de chambre, avec l'anxiété de la curiosité. On dit qu'il n'est pas bien riche, et mam'zelle Faustine, si elle n'a pas de jolis yeux, a beaucoup de jolis écus, cela pourrait s'arranger.

— Je vous dis que non, ça ne sera jamais.

— Vous croyez ?

— J'en suis sûre.

— Dame ! Jeannette, vous êtes une ancienne, vous devez le savoir. Il y a bien quarante ans que vous servez monsieur ?

— Oui, oui, j'ai servi son père aussi, j'ai vu marier monsieur, j'ai connu feu Madame, et j'ai vu venir au monde mademoiselle Faustine. Je les connais tous, les tenants et les aboutissants, je sais ce que je dis.

— Eh ben ! je veux bien vous croire, et si ce mariage ne se fait pas, j'en serai fâchée pour mam'zelle, car elle y a mis son cœur.

— Elle le reprendra, il le faudra bien, répondit Jeannette. Et vous, Lambertine, allez donc vous coucher. Je les attendrai avec un bon bouillon ; monsieur aime ça.

— Bonsoir donc, Jeannette. »

Jeannette arrangea son feu, releva sa lampe, et se remit à la couture en réfléchissant, en regardant en arrière, comme le font volontiers les vieillards, qui, près du but, se retournent vers la route parcourue ; de temps en temps, elle disait à demi-voix :

« Un Charlemont ! allons donc ! pauvre Made-moiselle ! j'espère encore que cette effarée de Lambertine se trompe ! un Charlemont ! »

Elle retourna arranger son feu, dont l'édifice venait de crouler : derrière la braise ardente, on voyait une vieille plaque armoriée, qu'un héraut d'armes aurait blasonnée : *d'argent au mont de sinople, surmonté d'une étoile d'azur à six rais, avec deux sauvages pour support*, mais Jeannette ignorait jusqu'au nom de la science des d'Hozier ou des Sainte-Palaye et elle ne se doutait pas de ce que cette plaque enfumée aurait pu révéler aux initiés !

Après minuit, elle entendit la voiture et courut ouvrir la porte cochère. M. Malfroy descendit et aida Faustine à mettre pied à terre :

« Je prendrai du bouillon et un verre de Malaga, dit-il.

— Et moi, je monte, je suis fatiguée. Bonsoir, mon père.

— A demain, Faustine. »

Elle monta rapidement, elle entra chez elle et referma la porte de sa chambre en la verrouillant, comme si on l'eût poursuivie ; puis, dépouillant sa mante, détachant ses nœuds et ses bracelets, elle se jeta sur un fauteuil, placé près de cette toilette, où, trois heures auparavant elle s'était habillée avec quelque complaisance et, ne se contenant plus, elle pleura violemment en s'efforçant d'étouffer les sanglots et les cris qu'une douleur intime lui arrachait.

Ses larmes coulèrent longtemps, amères, inépuisables, sang de l'âme sorti d'une plaie secrète : elle n'avait jamais pleuré ainsi : les chagrins de sa vie, toujours venus de la même cause, s'épanchaient, en ce moment. Enfin, elle releva la tête et ses yeux tombèrent sur le miroir, fortement éclairé. Encore une fois, elle y vit son visage, mais non plus calme, non plus à demi souriant, de ce sourire que l'on doit porter aux fêtes du monde. Ses cheveux en désordre, ses yeux rougis, ses traits altérés dénonçaient la douleur et l'égarement de la passion. Sa physiologie avait, en ce moment, quelque chose de funeste : elle se regarda avec colère et dit :

— O tête de Méduse ! que je te hais ! Je ne veux plus te voir ! »

Elle souffla les bougies, mais, jusqu'au jour, elle demeura, demi-vêtue, sur ce fauteuil, pleurant, rêvant, et succombant parfois à de courts sommeils qu'agitaient de mauvais rêves. Il lui semblait, qu'à travers des campagnes arides, elle poursuivait une figure qui fuyait devant elle ; elle voulait appeler, mais le cauchemar pesait

sur sa poitrine et étouffait sa voix; puis, elle demeurait seule, abandonnée et désespérée, il semblait que le monde eût croulé autour d'elle... elle se réveillait, elle luttait contre le sommeil, il la ressaisissait, et de nouveaux rêves, obscurs, terribles, la poursuivaient encore.

Le froid du matin la réveilla; elle était brisée et glacée, et pour prévenir les commentaires de sa femme de chambre, elle se mit au lit, et durant trois heures, elle put réfléchir et retourner de tous les côtés les mauvais rêves qu'elle avait emportés de la soirée de la veille. Enfin, vers neuf heures, elle se leva et descendit pour le déjeuner.

Son père l'attendait dans la vaste salle à manger, près d'un feu brillant, où la houille et le bois se mêlaient agréablement : il lisait le journal, et un volume de Paul-Louis Courier était à portée de sa main. Simon Malfroy avait plus de soixante-neuf ans, mais droit et vert dans sa petite taille et dans sa maigreur solide, il semblait défier les assauts de l'âge et de la maladie. Son visage sec et brun, éclairé par des yeux vifs, promettait de l'intelligence, mais la bonté, la sympathie pour les autres ne s'y trouvaient pas, et rarement un rayon affectueux, un sourire bienveillant avaient attendri cette physionomie de calculateur serré et de froid philosophe.

Il regarda sa fille lorsqu'elle s'assit à table, en face de lui :

« Vous avez mauvaise mine, dit-il.

— J'ai fort mal dormi.

— Vous avez les yeux battus, on jurerait que vous avez pleuré.

— Quelle idée ! répondit-elle ; pourquoi pleurerai-je ?

— Eh ! qui sait ? les femmes ont plaisir à pleurer ; votre mère pleurerait sans qu'on pût savoir pourquoi. »

Elle ne répondit pas : il mangeait de bon appétit, et en homme pour qui le repas a de l'importance. Elle buvait du thé, mais sans pouvoir avaler une miette de pain. L'affection réelle, instinctive, qu'elle éprouvait pour son père, n'allait pas jusqu'à la confiance : elle était gênée en sa présence : ce regard observateur, cette parole sardonique la glaçaient et refoulaient l'expansion dans son âme ; aussi, elle ne s'étonnait pas que sa mère, qu'elle avait à peine connue, eût pleuré, souvent pleuré ! Le domestique entra, avec un journal de Bruxelles et des lettres. M. Malfroy décacheta aussitôt son courrier, lut et relut plusieurs lettres, et s'adressant à Faustine, il lui dit :

« Si vous pleurez pour avoir un mari, selon la vieille chanson :

Marion pleure, Marion crie,

Marion veut qu'on la marie ;

voilà encore une occasion qui s'offre : mon vieux camarade Servais m'écrit de Verviers et insiste

encore une fois pour son neveu, qui est son héritier, par parenthèse. Il demande la main de la princesse.

— Oui, mon père, comme les princesses, on me demande sans m'avoir vue, et quand on m'aura vue, on persévéra, parce que ma fortune met un masque d'or sur ma figure.

— Possible. Mais, Faustine, vous auriez donc la faiblesse d'attacher du prix à une jolie figure ?

— N'est-ce pas naturel ?

— Rien de plus passager : vous savez ce qu'on disait de madame Récamier : *Otez-lui la peau, vous m'en direz des nouvelles*. La beauté passe, c'est une vérité commune, mais de plus, elle lasse, on s'en ennue, ou bien on finit par ne plus la voir.

— Je ne sais, mon père, mais convenez qu'il est fâcheux de n'être demandée en mariage que pour son argent et qu'il vaut mieux être aimée, ne fût-ce qu'un mois, pour quelque chose d'intime et de personnel.

— Hé ! l'argent ! c'est une qualité solide et indiscutable, celle-là. Mais brisons là : acceptez-vous les offres de Servais et de son neveu Frédéric ? ils sont pressés, car il est question d'une banque pour Frédéric.

— Non, mon père, je n'accepte pas : veuillez remercier M. Servais.

— Décidément ?

— Oui.

— Je ne vous contraindrai pas, vous le savez, car, à mes yeux, l'indépendance, garantie par la fortune, est le plus grand des biens. Si vous avez la sagesse de garder votre liberté, vous serez heureuse.

— Sans affections, mon père ! »

Il leva les épaules :

« Les affections ! dit-il. Vous avez lu des romans, Faustine. Je vous ai élevée selon mes idées, philosophiquement. et je vous croyais mieux trempée que cela. Vous souhaitez de l'attachement, de l'amour peut-être ? »

La jeune fille rougit :

« Si un homme m'aimait ? si je l'aimais ? »

— Fadeurs et fadaïses ! ces affections réciproques et tendres n'existent que dans les romans ; où les rencontrez-vous dans la vie ?

— A quoi sert de vivre alors ?

— Je me le suis souvent demandé ; le sentiment de la vie suffit pour qu'on s'y attache, et elle a de bons moments, la vie ! jeune, je me suis amusé dans mes voyages ; maintenant, je jouis de la fortune et du bien-être qu'elle donne. Quant aux grands sentiments, ils n'apportent que troubles et désenchantements ; soyez sûre de cela. »

Elle soupira :

« Ne rien aimer ! se disait-elle.

— Allons, poursuivit-il, en ouvrant une autre lettre, voilà mon fermier de Ninane qui me demande du répit : il se lamente comme un Jérémie.

— Le lui accorderiez-vous, mon père ?

— Jusqu'à la moisson, et s'il ne me paie alors son arriéré, il aura la plus belle saisie-brandon qu'on puisse voir. Les demandes, les supplications pleuvent; hier, c'était une quête pour les indigents; avant-hier, on me demandait un petit prêt de dix mille francs; aujourd'hui, c'est le fermier... les pauvres riches ressemblent à un beau gros fruit que les guêpes dévorent. Souvenez-vous de cela, Faustine, et sachez résister. Ne soyez jamais dupe. »

Il se leva et se retira dans sa bibliothèque, comme il le faisait tous les matins. Faustine resta seule et mortellement triste : à ses chagrins intimes, la dureté de son père ajoutait je ne sais quelle aigreur désolante; tout l'horizon se fermait devant elle; elle cherchait en vain un refuge sur la terre, on lui disait que la terre n'était que trahison : elle ne songeait pas à chercher un refuge dans le ciel : jamais on ne l'avait ouvert à ses yeux; elle demeurait dans un isolement aride, comme les solitaires qui habitaient le désert de Nitrie, qui ne voyaient autour d'eux que des sables, semblables à un océan de poussière roulant sous un ciel de feu, mais au fond de leur âme était l'oasis : la foi en Dieu, la certitude de l'immortalité et les divins et radieux espoirs. Heureux solitaires!

II

LE PASSÉ.

Le père de Simon Malfroy était, à l'époque de la Révolution, cloutier à Chaudfontaine; il habitait, au bord de la Vesdre, la folle rivière, une antique chaumine, dont les murs disparaissaient sous des plantes grimpantes, et dont le toit de chaume ressemblait à un jardin, tant il était vêtu du velours des mousses, du bleu des iris et du vert sombre des jubarbes. A cet endroit, la rivière, barrée par quelques roches, formait de charmantes cascades, irisées au soleil, et elle baignait, quelquefois elle inondait, un jardin plantureux, rempli de légumes et de fruits.

Les Malfroy réunissaient aux gains de leur petite industrie, le fermage d'un pont, où tous, piétons, cavaliers, carrosses et charrettes, devaient payer une obole. Tant d'oboles amassées, tant de clous forgés et vendus, avaient fini par créer une petite fortune aux Malfroy : ils ne s'en vantaient pas, ils la cachaient avec un soin jaloux; ils vivaient pauvrement, ils travaillaient rudement; la mère Malfroy et son petit Simon, accroché à ses jupes, allaient recevoir le péage, pendant que le vieil Hubert forgeait, aidé seulement d'un apprenti, qui tirait le soufflet de la forge, entretenait le feu, puisait l'eau à la rivière, et, au besoin, faisait les commissions. Matin et soir, un mince filet bleuâtre s'échappait de la cheminée, le repas

était frugal, les vêtements propres et rapiécés; mais au fond d'un vieux bahut, se trouvait, bien cachée derrière des piles de linge, une cassette de fer, fabriquée par le vieux Malfroy et qui renfermait assez de pièces d'or pour changer la chaumine en maison, le potager en champs fertiles et les vêtements de bure en habits de drap et de soie. On n'y touchait jamais, on y ajoutait toujours, et le père et la mère se disaient parfois :

« Ce sera pour le petit.

— On pourrait en faire un prêtre, ajoutait la mère, il deviendrait curé et prébendier tout comme un autre.

— Un homme de loi, disait le forgeron; il est très finaud, et quand il tient un liard entre ses doigts, il ne le lâche pas.

Cette finesse et cet amour précoce de l'argent, Simon les devait à son père : il avait travaillé pendant toute sa vie, il avait porté le poids du jour, il s'était vu privé et il s'était privé lui-même; il avait amassé, sou à sou, goutte à goutte, ce trésor qui dormait et qu'il ne savait comment employer, mais en même temps il s'était amassé dans son âme un grand désir, non de jouissance, mais de possession et d'autorité. Il n'espérait pas le réaliser pour lui-même, mais dans le petit garçon fût, seul fruit de sa tardive union, il voyait déjà un candidat aux positions supérieures de la société; un homme de loi, procureur ou tabellion, qui, en s'occupant de la fortune des autres, ferait la sienne; ou un régisseur de biens, qui ramasserait au moins les miettes de la richesse d'autrui. Régisseur du Prince-Evêque, par exemple, ou du comte de Warroy ou de la douairière de Lède, quel avenir!

Le bonhomme s'entretenait de ces pensées, en forgeant, ou en jetant ses filets dans les eaux claires, ou en cultivant les choux et les navets de son jardin : châteaux en Espagne qui lui semblaient bien éloignés, bien difficiles à bâtir; et il ne se doutait pas que les grandes tragédies politiques dont il entendait parler parfois, lorsqu'il allait à Liège et qu'il y vendait ses clous et ses truites, allaient le pousser au but, et que bientôt le mirage se changerait en réalité.

La Révolution avait éclaté en France; pendant longtemps elle n'eut pas un vif retentissement en Belgique; les communications étaient lentes, les nouvelles rares, on savait seulement que, dans un cataclysme effroyable, tout ce qui constituait l'antique France était abattu et brisé. Les gens instruits le savaient et réfléchissaient; le peuple ignorait, et les événements et leurs causes et leurs résultats; ce ne fut qu'en 1793, lorsque les Français eurent vaincu les Autrichiens à Jemmapes, lorsque des bandes de soldats, commandées par le général Charbonnier, eurent saccagé les antiques abbayes du Hainaut, lorsque la terreur de leur approche se répandit dans l'évêché de Liège, ce fut seulement alors que le cloutier comprit qu'il se préparait des choses nouvelles,

et que la propriété territoriale allait cesser d'appartenir aux abbayes, aux princes, aux nobles. Cette lueur se fit jour dans son esprit, elle fut comme un éclair joyeux; et il comprit et se frotta les mains, car il ignorait par quels services séculaires, par quels exploits et quelles vertus avaient été achetés ces domaines qu'il envoyait à leurs possesseurs; aussi, lorsque les principes révolutionnaires s'implantèrent dans les Pays-Bas, lorsqu'on vendit les biens des églises et des monastères, lorsque tout le passé s'écroula, Hubert Malfroy fut bien plus satisfait que surpris.

Il se hasarda; il tira quelques ducats de la cachette, et il acheta un coin de terre qui avait appartenu au Chapitre de Saint-Lambert; c'était une terre excellente, il la cultiva lui-même, il en obtint une admirable récolte, et l'an d'après, il acheta une petite métairie, ancienne propriété de l'abbaye de Stavelot, et il la loua à un jeune homme, qui, lui non plus, n'avait pas de préjugés sur les origines. Après la métairie, ce furent des prés arrosés par l'Ourthe, un joli bois dont les arbres centenaires tombèrent sous la hache, et enfin, deux maisons dans l'enceinte de Liège, qui avaient appartenu à des officiers du dernier Prince-Évêque. Ces biens, d'une réelle valeur, se vendaient à vil prix, parce qu'on ne comptait pas sur la durée des lois qui en autorisaient l'acquisition, et qu'on redoutait une contre-révolution rétroactive, qui aurait fait rendre gorge aux nouveaux possesseurs.

Malfroy ne craignait rien; la fièvre de l'avarice le tenait et lui criait le : *Apporte ! apporte !* de l'écriture; il achetait, vendait, trafiquait, et en deux ou trois années, il eut en biens fonds une fortune considérable. Les lois contre les nobles et les émigrés s'appliquaient également en Belgique; beaucoup de familles riches et nobles du pays de Liège avaient fui l'oppression étrangère et s'étaient réfugiées en Allemagne; leurs propriétés furent mises à l'encan, et ce fut ainsi qu'Hubert Malfroy devint acquéreur d'un vieux château, situé en pleine Ardenne, et de la vieille maison où nous avons trouvé sa famille au commencement de ce récit.

Au début de cette révolution domestique, écho de la grande Révolution sociale, il avait caché son opulence de fraîche date; quand il fut convaincu que ses acquisitions revêtaient un caractère durable, qu'il était protégé, lui et ses biens si chers par les lois françaises, il s'enhardit, leva la tête, et sans étaler sa fortune nouvelle, il l'avoua. Il quitta le péage, vendit à un confrère du métier de Saint-Eloi, la forge, la chaumière et le jardin au bord de la Vesdre, et il vint s'établir, avec sa femme et Simon, dans sa grande maison de Liège.

Simon suivit les cours du collège; le petit paysan devint en peu de temps un bon écolier qui tint le haut bout dans sa classe, il semblait, d'instinct, s'associer aux vues de son père et se

hausser de tout son pouvoir vers les sphères supérieures de la société, où l'intelligence tient sa place aussi bien que le rang et les richesses; il oubliait son énergique patois wallon, il apprenait le français, le latin et ce qu'on enseignait d'histoire au temps de l'Empire; il parlait bien, il avait une tenue raide et correcte, et les vieux bourgeois qui le voyaient passer, fier de son uniforme bleu, dans les rangs des écoliers, ne reconnaissaient pas l'enfant qui courait jadis, pieds nus, sur le pont de Chaudfontaine et récoltait pour sa mère, les liards des passants.

Sa mère ne se façonnait pas, elle, à cette vie nouvelle : elle regrettait sa bourbe, comme la regrettait une illustre parvenue : elle regrettait tout de sa vie passée : ses travaux rustiques, son petit ménage, l'animation du pont qui lui permettait toujours d'échanger quelques paroles avec les voyageurs : paysans, moines, soldats, colporteurs; elle regrettait ses marmites, son chou, son tablier, le bruit de la forge et le murmure des eaux; mais il fallait renoncer à ce rustique paradis : Hubert Malfroy ne voulait plus quitter Liège, ni les nouvelles affaires dans lesquelles il s'était engagé; cet homme du peuple était devenu en peu d'années un financier habile; il échangea, il prêta, il avança des capitaux, il fit de la banque, et, on le disait tout bas, de l'usure, et il accrut de plus en plus ses richesses inespérées. Les secrètes aspirations de toute sa vie étaient satisfaites et au-delà : il possédait, sans jouir, car il ne s'accordait pas les jouissances que la fortune peut donner; il travaillait, il s'ingéniait plus peut-être que lorsqu'il forgeait ses clous, mais aujourd'hui comme alors, il avait les âpres bonheurs de l'avare, il voyait l'or et les billets remplir les profondeurs d'un coffre-fort, comme autrefois les ducats sa petite cassette de fer.

Sa maison avait l'apparence la plus modeste : il n'avait que les meubles strictement nécessaires; une seule domestique, robuste fille wallonne, suffisait à nettoyer le vaste immeuble et à préparer les sobres repas; elle travaillait trop au gré de madame Malfroy, qui ne trouvait pas à glaner, là où le balai et les bras de la servante avaient passé; pour employer ses longues heures, elle filait, seul travail féminin qu'elle connût, ou bien elle s'occupait du jardin, pauvre jardin, disposé à l'ancienne mode française, avec de beaux parterres remplis de fleurs, et des ifs taillés en candélabres et en autels; les ifs demeurèrent, mais les roses, et les œillets, et les lys et les héliotropes durent céder le terrain aux pois et aux haricots; fidèles images de leurs anciens maîtres, gens de noble race qui avaient pour successeurs les roturiers et les paysans!

Cette antique maison et le château situé dans les Ardennes, appartenaient tous deux aux Charlemont, ancienne famille qui avait tenu une noble place dans les annales de la principauté

de Liège et qui ne comptait dans sa longue série d'ancêtres, que des hommes vaillants et justes, toujours fidèles à leur pays et à leur Dieu.

Quand la France triomphante s'assujettit les Pays-Bas, les de Charlemont émigrèrent en Allemagne, pour éviter le joug étranger; leurs biens furent confisqués au profit de la nation, mis en vente, et achetés par Hubert Malfroy. Il loua le château et les terres, et garda pour lui la maison patricienne.

Pendant ce temps, ses prédécesseurs vivaient à Cologne, du produit de quelques leçons de français que donnait le baron, et d'ingénieux ouvrages d'aiguille, fruit d'un assidu travail de sa femme. Ils avaient deux enfants, nourris, élevés en exil, dans cet amour passionné de la patrie, dont les exilés ont le secret.

Les années se passèrent; madame Malfroy mourut, peu âgée encore; l'ennui et la langueur causèrent sa mort, elle s'éteignit, privée du grand air, des travaux rustiques, des humbles et salutaires fatigues qui avaient rempli la première partie de son existence. Ni son mari, ni son fils ne s'aperçurent beaucoup de sa perte: elle tenait si peu de place! Simon arriva à l'âge d'homme, et fit des études de Droit avec le même succès qui avait présidé à ses études classiques: il devint, selon le rêve de son père, un homme de loi, il plaida, non aux assises, mais dans les affaires commerciales, et il acquit, grâce à son savoir et à sa dextérité, une véritable notoriété. Il était signalé comme un homme froid, âpre dans ses calculs, et allant dans ses entreprises et ses affaires, jusqu'à la ligne de démarcation qui sépare à la rigueur la probité de l'indélicatesse; les exemples de son père avaient grandi en lui: il préférerait l'argent à tout, le regardant comme la clef et le levier de tout: en cela, il devançait son époque, qui gardait encore quelques aspirations généreuses et désintéressées. On comprend que le cœur, le besoin d'affection ne l'importunassent guère: il se maria pourtant: il épousa la riche fille d'un vieux notaire, personne innocente et crédule, qui lui apporta beaucoup de biens et encore plus d'illusions.

Installée dans la vieille maison des Charlemont entre son rude beau-père et son froid mari, la pauvre Octavie Malfroy se sentit d'abord contrainte, puis glacée, puis, parfaitement malheureuse. Elle avait vu de près le ménage de son père et de sa mère, qui s'entendaient à merveille, se consultaient toujours et s'aimaient en cheveux blancs, et, à défaut des romans qu'elle n'avait pas lus, cette simple et touchante image du bonheur conjugal lui créait un idéal qu'elle ne put réaliser. Elle essaya timidement: les témoignages affectueux ne rencontraient qu'une indifférence polie; elle chercha à gagner le cœur du fils par ses attentions envers le père, mais celui-ci

se regimba et trouva que les plats choisis coûtaient cher, et qu'il était bien inutile d'avoir un tapis et des meubles commodes; elle voulut causer avec son mari, s'intéresser à ce qu'il aimait, il coupa court, et après des essais infructueux, elle se plongea dans cette solitude du cœur, la plus cruelle de toutes, et dans cette infortune, d'autant plus amère, que la volonté d'un autre pourrait la faire cesser et changer des jours sombres en jours de soleil.

Heureusement, elle tenait de sa mère une véritable piété, heureusement, après quatre années de mariage, il lui naquit une petite fille, Faustine; elle jouit pleinement de son bonheur maternel pendant quelques années, l'enfant la connaissait, l'aimait et lui tenait lieu de tout autre bien, quand une courte maladie saisit la pauvre mère, qui s'en alla dans une autre vie, en ne regrettant absolument que sa fille.

Les deux hommes, mari et beau-père, furent un peu attendris par cette mort prématurée; ils s'occupèrent de l'enfant qui gémissait, et, à la grande surprise de l'entourage domestique, le vieux Malfroy acheta à sa petite-fille, une magnifique poupée de Paris. Il était *fey*, comme disent les Écossais, car, après cette dépense si peu conforme à son caractère, il mourut bientôt, et rejoignit sa belle-fille et sa femme dans le cimetière des Chartreux.

Simon Malfroy ne changea pas grand'chose à son mode d'existence, il renonça au barreau et se consacra tout entier aux soins de sa grande fortune; il voyagea quelque peu, il se forma une bibliothèque et il fit arranger sa maison et remit en place les vieux meubles de Charlemont, relégués au grenier; il fit élever Faustine chez lui, par une institutrice qui venait lui donner des leçons. Il rédigea lui-même le programme assez étendu de cette éducation; la religion y figurait comme un art d'agrément, la musique ou la danse; Faustine apprit la lettre du catéchisme, qu'elle oublia bien vite et n'en comprit jamais l'esprit; sa première communion, cette époque mémorable, cette aube du chrétien, qui renferme les promesses du temps et de l'éternité, ne lui laissa qu'une impression faible et passagère: elle avait surpris une expression moqueuse sur les traits de son père, lorsque, la veille, humblement, elle lui avait demandé pardon de ses fautes. Il ne l'accompagna pas à l'église, elle n'y fut suivie que par sa pauvre servante, la servante de sa mère, qui pleurait en la voyant approcher de l'autel. Quand le jour fut achevé, personne n'en parla plus, le souvenir, insensiblement, s'en effaça, même de la mémoire de Faustine; son cours de religion était terminé, elle n'entendait plus parler de Dieu, et une messe basse, entendue le dimanche, ne suffisait pas à graver l'idée divine dans sa tête, ni l'amour divin dans son cœur.

Faustine aimait la lecture: son père lui avait

donné les livres, écrits en ce temps-là pour l'enfance; lorsqu'elle sut par cœur l'aimable Berquin, le fade Bouilly, l'utilitaire miss Edgeworth et la raisonnable madame Guizot, elle chercha autre chose, elle interrogea la bibliothèque paternelle: tout foisonnait là-dedans, les antiques livres de Droit, les *Coutumes* et les *Placards*, les livres d'histoire, les *Chroniques de Jean-d'Oultre-Meuse* et tous les livres curieux sur l'histoire particulière du pays, les ouvrages philosophiques du XVIII^e siècle, les auteurs classiques grecs, latin et français, Buffon et ses collaborateurs, et les historiens modernes, et enfin, (tribut payé au temps actuel), beaucoup de romans; Simon Mal-froy ne les détestait pas, et il en lisait quelques pages le soir, avec un cigare et un verre de vin du Rhin. Lorsque Faustine dit à son père :

« Je voudrais quelques livres. »

Il alla aux rayons, prit une brassée de volumes, la jeta sur les genoux de sa fille en disant :

« Choisissez! »

Ils étaient tous là, les séducteurs, les corrupteurs, sous leurs masques charmants, avec leurs voix de sirènes: Balzac, Soulié, Sand, Sue; elle les prit, elle les lut, elles les relut, elle s'en assouvait, et le poison s'infiltra dans ses veines. Le cœur tendre, affectueux qu'elle avait reçu de sa mère, s'éveilla; elle rêva: rêves d'un amour immortel, sans nuages et sans terme, éclos, tantôt sous les beaux ombrages du pays de Valentine, tantôt au milieu des luxueuses demeures, décrites par Balzac, tantôt heureux, tantôt contredit, mais toujours répandant son ivresse dans l'âme, et lui faisant oublier les vulgaires ou sombres réalités de la vie dans l'enchantement d'une existence à deux, confondue en une seule.

Ce pauvre cœur de Faustine fut séduit par ces dangereux mensonges; elle perdit pied, comme un nageur novice, elle fut entraînée sur les vagues de la fantaisie vers des rivages imaginaires: elle rêvait une affection réciproque, elle avait tant d'attachement à donner! mais, préoccupée d'elle-même, de son avenir, d'un mariage qui devait lui apporter cette félicité unique, elle s'aperçut avec une amère douleur, que les dons

extérieurs lui avaient été refusés. A ses premières apparitions dans le monde, elle surprit une observation piquante, faite tout bas; elle devina que tous la trouvaient laide, elle s'efforça de lutter, en se montrant aimable et prévenante, en prenant ainsi, par son esprit, sa bonne grâce, sans oublier sa fortune, une place dans la société... Hélas! un minois de seize ans, une petite fille sortie de pension la veille, n'avait pas de peine à l'éclipser: elle était classée, dès ses débuts, au rang de celles qui ne peuvent prétendre à plaire, qui ne sauraient être aimées, et que le désir d'aimer rendrait ridicules, elle le comprit lentement, mais douloureusement: elle aima peut-être, en secret, qui le sait? mais ses yeux prudents et ses lèvres closes ne trahirent pas le mystère de son âme; elle fut demandée en mariage, à plusieurs reprises, par des hommes qui la connaissaient à peine, elle refusa fièrement; son père ne la contraignit point: il ne la rendait pas heureuse, car il eût fallu une grande affection pour satisfaire cette âme affamée d'amour; mais il la laissait libre, et il pensait que la liberté jointe à la fortune constituait une part de bonheur dont Faustine aurait pu se contenter.

La religion et la raison auraient pu, en effet, trouver dans cette situation des éléments de bonheur, mais l'âme ardente de Faustine, son imagination nourrie de chimères, voulaient autre chose: c'était à un mari aimé, préféré qu'elle eût voulu sacrifier fortune et liberté; en vain les années s'écoulaient, la première fleur de sa jeunesse était fanée, le cœur ne vieillissait pas, et le même instinct la poussait au-devant des mêmes déceptions. Jamais ses préférences, ni ses chagrins ne servirent de pâture à la risée du public, le secret de ses inclinations éphémères ne fut jamais trahi, elle cacha ses peines sous une orgueilleuse froideur, et ceux qui la voyaient la jugeaient vouée au plus égoïste célibat. On ne se doutait pas que ce cœur si bien voilé battait encore trop vite.

Nous allons reprendre notre récit où nous l'avons laissé.

M. BOURDON.

(La suite au prochain Numéro.)

SUR LA PISTE

Comme il pleuvait ce jour-là! L'eau ruisselait de toutes parts: il en tombait à flots des nuages sur les toitures élevées; il en tombait des toitures sur les murailles mal préservées; il en tombait des murailles sur le seuil des portes et sur l'ap-

pui des fenêtres! Elle s'infiltrait dans les greniers par les tuiles mal imbriquées; elle s'insinuait dans les caves par les soupiraux entr'ouverts; elle glissait même jusqu'aux charbons du foyer par le tuyau droit de la cheminée! Les charbons s'é-

teignaient à demi avec un frisson qui faisait dresser l'oreille au chat Muc, et la fumée emplissait la chambre. Mais mademoiselle Églantine Joubert n'y prenait pas garde : attribuant à l'état de ses lunettes le trouble momentané de sa vision, elle essayait patiemment les verres, et recommandait l'opération toutes les fois qu'un nuage flottait de nouveau sur son papier.

Le chat Muc, les poignets renversés sur sa poitrine velue et les yeux clos en apparence, faisait son ron ron sur un coin de la table ; mais son regard vert, dissimulé par le rapprochement des paupières, suivait curieusement la plume de sa maîtresse écrivant :

MON JOURNAL.

Ce titre alléchant coiffait chaque feuillet d'un manuscrit volumineux en élaboration. D'autres les avaient sans doute précédés, et quelque serrure discrète défendait contre tout regard curieux ces intimes épanchements du passé ; mais mademoiselle Églantine Joubert si absorbée qu'elle fût par les préoccupations de l'heure présente, ne les oubliait pas et de fréquentes allusions les éveillaient sous sa plume, parmi les faits récents et les incidents du jour. Elle écrivait, les doigts tachés d'encre bleue, et l'air satisfait d'elle-même :

« L'après hiver égrène ses derniers pleurs séchés entre ciel et terre par les langues folles des jalouses rafales ; d'épais nuages aux teintes sombres mais variées s'accrochent à la cime rocheuse des pics sourcilieux, à la flèche aiguë des clochers gothiques, au front altier des chènes séculaires, et la foule humaine qui rampe à leur ombre menaçante les redoute et baisse un front craintif.... ! Moi, je plane au-dessus.... Je les vois flotter à mes pieds en tourbillons brumeux et je dresse ma tête dédaigneuse en pleine lumière astrale. A quoi bon abaisser les yeux jusqu'aux plates réalités de la vie ?.... A travers le concert harmonique des rêves ensoleillés, j'entends malgré moi l'écho vague des bruits criards d'en bas.... Mon étourdie femme de chambre vient de casser la glace polie de ma coquette pycché ; mon indolente cuisinière a laissé mes provisions hivernales geler dans le silencieux office, sans profit même pour les rats avides qui méprisent ces produits maintenant avariés ; ma couturière inhabile m'envoie une robe de gala manquée sur toutes les coutures ; mon coiffeur affairé garde indéfiniment ma fausse natte en réparations, ce qui me condamne à une indigence capillaire préjudiciable à mes névralgies dentaires ; mes locataires distraits oublient l'échéance des loyers ; mes fournisseurs malhonnêtes réclament le montant de certaines notes que j'ai payées sans exiger le reçu ; mon voisin processif m'inonde d'assignations brutales et de papiers timbrés au sujet d'un mur mitoyen ; mon vin généreux se pique dans les tonneaux cerclés de fer ; mes confitures aux tons de pourpre et d'or fourment à l'aigreur dans les vases transparents ;

une notable partie de mon linge d'un fin tissu est devenue l'innocente proie des flots en courroux qui l'ont entraînée vers la mer immense lors de la dernière lessive.... bagatelles que tout cela ! et que m'importe ?.... Mon sang vermeil n'en coule pas plus agité dans mes calmes artères ; mon cœur ferme n'en précipite point ses pulsations ; mon esprit impassible ne se sent pas troublé par ces mesquines épreuves !

Le cœur sans fond, l'esprit sans bornes.... l'esprit sans bornes, le cœur sans fond, tout est là. C'est l'alpha ingénu et l'oméga mystérieux, le commencement juvénile et la fin préparée, la cause inconsciente et l'effet prévu, le seuil vague et le terme précis ! c'est la nuit ténébreuse et le jour aux innombrables rayons !.... C'est la solitude féconde ou stérile ; c'est la foule idolâtre ou haineuse ; c'est le foyer chaud où chante le grillon noir ; c'est la famille aimée etc, etc, etc !

Mademoiselle Églantine Joubert avait tellement accumulé les adjectifs qu'ils commençaient à se faire un peu rares sous sa plume ; la plume hésita, si audacieuse et si proluxe qu'elle se fût montrée jusque-là, et les yeux de la vieille fille demeurèrent fixés sur ce mot « famille » dont l'encre miroitait encore ; ils s'y attachèrent même tellement qu'ils semblèrent bientôt ne voir plus que lui ; quelques larmes leur montèrent aux paupières, mais ce voile humide ne les empêchait pas de contempler à travers son mouvant réseau les images du passé.... des silhouettes d'abord vagues, puis nettes, puis lumineuses, émergeaient de l'ombre ; les visages autrefois aimés lui souriaient encore ; elle entendait de nouveau les voix familières éteintes dans le silence de la tombe ; et ses jeunes ans reflourissaient aux rayons du souvenir. Des lambeaux de vieux refrains chantés faux par son père se mirent à flotter par toute la maison qu'ils égayaient jadis ; ce père, tendre jusqu'à l'idolâtrie, indulgent jusqu'à la faiblesse, avait eu pour sa fille toutes les admirations et toutes les gâteries ; aux lueurs trompeuses de ce culte inintelligent, Mademoiselle Joubert pouvait se croire belle entre toutes, idéalement douée des charmes de l'esprit et des grâces du corps, incomparable enfin ! Si elle n'alla point tout-à-fait jusque-là, du moins en approcha-t-elle beaucoup.

« Qui la méritera jamais ? » murmurait l'excellent homme en la voyant traverser un salon ou s'asseoir au piano.

« Elle est digne d'un trône ! » soupirait-il, si elle prenait le dé d'une conversation, si elle ébauchait une aquarelle ou si elle tourbillonnait une valse.

Et la jeune fille, entendant cela, prenait insensiblement des airs de déesse en exil parmi les humbles mortels, comme Apollon chez les bergers. On les remarqua peu d'abord et les propositions matrimoniales affluèrent autour de ses vingt ans ; mais comme aucune d'elles ne s'appuyait sur le trône attendu, elle les repoussa sans

autre examen. Cette dédaigneuse attitude faisait petit à petit le vide autour d'elle, cependant; et les ans passaient lui enlevant les grâces de la jeunesse comme les hises automnales arrachent aux corolles leurs pétales parfumés. Les amies plus pratiques, selon l'expression qui commençait à se répandre, avaient édifié leurs vies sur de sérieuses bases; elles s'appuyaient au bras d'un mari; elles refleurissaient dans leurs enfants; elles se réchauffaient le cœur au foyer de la famille.... tout cela manquait à Églantine : elle ne conservait plus de sa jeunesse que ce petit nom printanier, dissonance frappante parmi la mélancolique symphonie de son arrière-saison, ce qui faisait dire à un prétendant jadis repoussé :

« Il ne reste plus à cette rose.... que ses épines ! »

Hélas ! elle en avait de plus d'un genre : les unes accrochaient les passants; les autres se tournaient contre Mademoiselle Joubert elle-même, et sous le coup de leurs saignantes blessures, elle sentait s'accroître chaque jour des regrets superflus.... Mais de quelle nature étaient ces regrets?... N'accusait-elle pas plutôt la destinée qu'elle-même ? et si elle avait pu recommencer sa vie, n'aurait-elle point marché encore le front dans les nuées et le cœur dans l'illusion ?...

Quoi qu'il en soit, un événement douloureux lui permit de continuer pour un autre le rêve personnel interrompu forcément : son unique sœur, frappée en plein bonheur par la mort d'un mari tendrement aimé, succomba lentement aux douleurs du veuvage et quitta ce monde en laissant un fils qu'Églantine s'empressa de recueillir. Ses espérances trompées refleurirent pour cette jeune existence; ses aspirations d'épouse et de mère, demeurées sans emploi jusqu'alors, se sentirent une raison d'être; et meurtrie par la réalité, de nouveau elle se plongea dans le rêve au profit de Gontran.

« Au profit, ne serait pas le mot convenable, il aurait plutôt fallu dire « au préjudice » si Mademoiselle Églantine fût demeurée la seule éducatrice de son neveu; mais elle s'adjoignit, à propos, un vieux prêtre sans paroisse, l'abbé Macord, jadis capitaine de cuirassiers, dont l'influence à la fois religieuse et militaire contrebalança heureusement la sienne : l'enfant prit de son maître la netteté de caractère et l'austérité de conscience; il reçut de sa mère adoptive une délicatesse de sentiments, une tendresse de cœur qui se dépouillèrent en lui de leurs exagérations malades, et quand ses vingt-cinq ans sonnèrent, c'était un beau garçon bien campé, bien planté comme disait l'abbé Macord, timide avec les femmes, respectueux pour les vieillards et brave devant le danger.

En évoquant à cette heure les affections mortes, en recommençant, comme elle le faisait chaque jour, la chronologie et la nécrologie de ceux qu'elle avait aimés, Mademoiselle Joubert arrivait par degrés, du passé au présent, pour continuer la

chaîne de famille.... bientôt l'ombre pâle des morts s'effaca dans les brumes d'outre-tombe, et le visage de Gontran se dessina vivant et joyeux pour les yeux charmés de la vieille fille, qui oubliait devant lui la page inachevée de son journal et la pluie monotone qui l'empêcherait de se rendre ce jour-là chez madame Aubayle sa vieille amie.

Heureusement madame Aubayle, exempte des rhumatismes et des catarrhes qui menaçaient Églantine, affrontait sans inconvénients la pluie et le soleil. Devant le débordement des gouttières elle comprit que la vieille demoiselle ne pourrait point sortir; et, tout au rebours de la montagne qui attendait Mahomet, ce fut elle, montagne ambulante de chair et d'os, qui se dirigea vers le prophète figuré par sa fluette amie.

Et vraiment elle eut bien raison : Comment ces deux femmes se fussent-elles passées l'une de l'autre un seul jour ? « L'amitié naît des contrastes » a-t-on dit. Mademoiselle Joubert et madame Aubayle en offraient une preuve : aussi complètement dissemblables au moral qu'au physique, elles s'attiraient, se complétaient, se fixaient par leurs divergences, se servaient mutuellement de repoussoir, et entretenaient leurs forces vives dans un antagonisme généralement courtois qui rapprochait leurs cœurs en raison directe de la distance séparant leurs esprits.

Mademoiselle Églantine reconnaissant le coup de sonnette ami, essuya vivement sa plume et la remit en place; puis elle referma son journal, et comme madame Aubayle se frottait longuement les pieds au paillasson du corridor, elle eut le temps de serrer le précieux manuscrit dans sa cachette, de préparer le fauteuil favori de la visiteuse et de se composer une contenance.

Enfin la porte s'ouvrit et le chat Muc qui n'aimait pas madame Aubayle en profita pour aller faire son tour de cuisine.

« Vous ne m'attendiez point par ce temps-là, j'imagine ? » s'écria la survenante. On ne mettrait pas un chien dehors et, sans mes doubles semelles, je ne sais comment je m'en serais tirée. Mais c'est égal, je ne me plains point : les sources manquaient d'eau, et chaque goutte de pluie vaut une pièce de cent sous, disent nos fermiers. »

Cette prosaïque appréciation des averse laissa mademoiselle Joubert indifférente. Elle indiquait silencieusement à la visiteuse, le fauteuil préparé.

« Ah ! mais non ! protesta celle-ci ; un fond blanc, des soies d'Alger ! Y pensez-vous ? et moi qui goutte comme un arrosoir ! Je vais chercher une chaise de paille dans votre cabinet de toilette. »

Avant qu'Églantine eût songé à s'y opposer, la chose était faite, et madame Aubayle retroussant le bas de sa robe, présentait au feu, ses larges semelles qui ne tardèrent pas à fumer.

« Vous ruisselez en effet; Annette va vous éponger, dit la maîtresse de la maison en sonnant sa femme de chambre.

— Laissez donc, laissez donc, ne dérangez personne, je m'en tirerai bien toute seule. »

Et madame Aubayle détachant son châle le déployait à bras tendus devant la cheminée.

« Il me servira d'écran, expliqua-t-elle et ce ne sera pas de trop, car vous avez toujours des feux, oh! mais des feux!... c'est ce qui vous étiole, ma chère! quelle santé résisterait à cette température de serre chaude.

— Ah! dame, que voulez-vous? on ne peut pas traiter de même tous les tempéraments. Je ne suis pas née fermière, moi! »

Madame Aubayle prit-elle l'allusion pour un compliment? Sans doute, car elle fixa un regard complaisant sur ses chevilles arrondies qui fumaient encore et sur les bras rebondis qui remplissaient ses manches. Puis avec une compassion généreuse :

« C'est vrai, fit-elle, tout le monde ne possède pas dans les veines assez de chaleur naturelle pour ménager ses bûches quand les lilas se défleurissent et que les fruits sont noués sur les branches comme aujourd'hui. Savez-vous ce qu'il vous faudrait?... c'est un appétit semblable au mien. Ah! l'estomac, l'estomac, voyez-vous, tout le reste de la machine en dépend : « Dis-moi combien tu manges et je te dirai comment tu te portes! »

Mademoiselle Églantine leva les yeux au plafond comme pour prendre la rosace à témoin de ce choquant réalisme.

« Voyez-vous, continua son amie sans remarquer cette muette protestation, si vous parveniez à faire comme moi vos quatre repas quotidiens, il vous viendrait, à la longue, du sang aux joues et de la graisse sur les os.

— Et après?... »

Cette apostrophe dédaigneuse interdit la femme grasse et lui coupa brusquement la parole. Son amie en profita pour s'en emparer :

« Et après?... redit-elle; nous sommes un mystérieux composé d'ange et de bête, de corps et d'âme. Si l'ange ne dompte pas la bête?... Si l'âme n'asservit pas le corps?... Concluez vous-même! l'âme qui palpite en nous, c'est la lame plus ou moins bien trempée. D'un acier inférieur, elle demeure inerte et la rouille la ronge. Est-elle au contraire d'un parfait métal, d'une trempe supérieure, d'un fil irréprochable, elle s'échauffe dans le fourreau, elle s'y agite d'elle-même, elle l'use irrémédiablement, elle l'use! elle l'use! » répétait mademoiselle Églantine en attachant un fier regard sur son propre fourreau assez détérioré pour attester la trempe supérieure d'une lame impitoyable.

« Ce n'est pourtant pas l'abbé Macord qui lui souffle ces comparaisons militaires, » songeait madame Aubayle au lieu de répondre.

Mademoiselle Joubert ne vit dans le silence de son amie qu'une confusion trop justifiée par l'état florissant d'un épais fourreau, et jouissant de son triomphe avec modestie, elle ajouta :

« D'ailleurs, il ne dépend pas de nous de changer notre nature; nous devons la subir telle que nous l'avons reçue, sauf à la modifier quelque peu. Aux uns la poésie; à d'autres la prose. A ceux-ci des ailes pour s'élever en volant; à ceux-là... »

Les gros pieds enfin séchés de madame Aubayle se cachèrent d'eux-mêmes sous ses jupes comme s'ils se fussent d'avance reconnus dans la description commencée.

Églantine toutefois ne termina pas cette description : elle relevait la pelle à feu rudoyée au passage, par l'un des pieds honteux.

« Et, tout bien considéré, reprit-elle au bout d'un instant, je me demande parfois si les parts ne sont point égales plus qu'elles ne le paraissent?... Il faut payer tout privilège, hélas! Je le sais trop! les jouissances immatérielles s'achètent comme les autres et de trop riches dons intellectuels, une imagination trop puissante...

— En effet, la vôtre n'a pas toujours pris le mors aux dents pour votre plus grand bien, ma chère amie, et son dernier mot n'est point dit; car si j'en juge par certains symptômes à moi connus, elle se réveille depuis quelque temps d'une façon qui...

— L'auriez-vous crue parfois endormie? demanda mademoiselle Joubert offensée. Non, Catherine, non : elle n'a point sommeillé, je vous le certifie. Seulement elle traverse par instants des phases mystérieuses, où elle se replie et s'alimente d'elle-même. Cependant il est telles ou telles circonstances où les voix intérieures ne suffisent plus... on cherche le contact d'autres intelligences même inférieures; on désire un avis, on provoque un conseil et c'est prudent, car enfin on peut se tromper! »

« On peut se tromper! » était-ce bien à elle-même qu'elle faisait allusion en disant cela?

Madame Aubayle en eut quelque idée, et pressentit un rôle de conseillère qui d'avance la remplissait de fierté. Il n'y avait pas de quoi vraiment, son amie ne la consultant jamais que pour agir au rebours de son opinion.

« Si Catherine qui a les vues courtes, le jugement étroit et les sentiments frustes, se disait-elle, penche d'un côté, c'est que le vrai, le beau, le mieux sont de l'autre côté... »

Et voilà comment, pour connaître cet autre côté, la vieille demoiselle ne prenait aucune détermination sans que la vieille dame lui eût indiqué une voie contraire.

Cette fois, le cas étant plus grave que de coutume, elle soigna son exorde, échauffa le discours et en condensa la péroraison.

Madame Aubayle, les mains nues comme si ses gants l'eussent gênée pour entendre, tournait

méthodiquement ses pouces en regardant le feu. Parfois une objection lui venait à l'esprit, une remarque ou une question lui montaient aux lèvres; elle arrêta le mouvement giratoire de ses pouces et tentait de parler. Mais un « permettez! » de la discoureuse coupait net sa phrase en deux. Enfin, quand mademoiselle Joubert eut tout dit ou presque tout, elle s'arrêta essoufflée, s'essuya le front comme si la sueur y eût perlé; puis conclut par un « Qu'en pensez-vous? » qui laissait le champ libre à la conseillère.

« Ce que j'en pense? répondit-elle en remettant un gant, ce que j'en pense?... Mais je pense que vous avez raison... »

Ici mademoiselle Joubert eut un imperceptible froncement de sourcils: les deux femmes allaient-elles donc se trouver d'accord sur ce sujet capital?...

« Oui certes, vous avez raison, reprit la grasse Catherine. Il n'est pas toujours sage de laisser les garçons s'ancrer dans le célibat, et quand un jeune homme a passé vingt-cinq ans, le moment est venu de lui dire: « Mon ami, ouvre l'œil et cherche femme! »

— Oh! je vous arrête ici, chère amie! Dire à Gontran: Ouvre l'œil, je l'admets, bien que l'expression manque absolument d'élégance; mais ajouter: « cherche femme ». Non, cent fois non! ce soin me regarde. J'entends lui choisir une compagne, comme je lui choisisais autrefois ses jouets, comme je lui choisisais encore ses cravates. Est-ce que les garçons se connaissent en fiancées? Est-ce qu'ils ont le coup d'œil assez perspicace, le jugement assez formé pour s'écrier sûrement:

« C'est elle! »

— Comment c'est elle?

— Oui, c'est-à-dire: Voilà celle qui fera mon bonheur.

— Dame... en fait du bonheur qu'ils désirent, ils doivent être meilleurs juges que personne, car chacun comprend le bonheur à sa manière, à ce qu'on prétend, bien qu'à mon avis, il n'y ait qu'une seule façon d'être heureux: s'aimer! et une seule base solide à l'amour conjugal: l'estime. »

C'était simple, beaucoup trop simple pour Églantine qui ne put réprimer un léger mouvement d'épaules.

« Eh! chère amie, s'écria-t-elle, on n'aime pas seulement une femme avec son cœur, parce qu'elle est honnête, qu'elle dirige correctement sa maison et qu'elle élève ses enfants dans la crainte de Dieu! On l'aime avec ses yeux parce qu'elle est belle; on l'aime avec son intelligence parce qu'elle est spirituelle; avec son âme parce qu'elle est artiste et poète; avec son orgueil parce qu'elle rayonne! Et toutes ces amours étant nécessaires au bonheur conjugal bien compris, un garçon distingué qui a conscience de sa valeur, ne peut s'empêcher que d'une étoile. Seulement il faut l'aider à la découvrir.

— Ainsi, ma bonne amie, c'est à décrocher les étoiles que va désormais se passer votre temps? quelle tâche!

— Elle ne m'effraie point, Catherine, et je compte la mener à bien. J'aurai besoin d'un peu de concours cependant, et je sollicite le vôtre. Une santé robuste qui réclame du mouvement vous lance beaucoup de tous côtés; vous connaissez une foule de gens dont je sais à peine le nom et vous pourriez me renseigner... »

Madame Aubayle fit une singulière moue... que signifiait donc cette moue-là?...

— Oui, reprit son interlocutrice, vous me dresseriez facilement une liste des meilleurs partis des environs, car il est inutile de nous arrêter aux autres. J'examinerais, je réfléchirais, je....

— Et Gontran?

— Oh! Gontran serait de mon avis, n'en doutez pas! Et, tenez, puisque nous voilà seules et que la pluie nous défend contre les importuns, pourquoi ne commencerions-nous pas tout de suite le dénombrement des héritières?

— Comme vous y allez, Églantine! Enfin, si cela presse tant...

Madame Catherine, la bouche un peu pincée, remit son autre gant et compta sur ses doigts:

— Deux, quatre, sept, neuf, dix... Dix oui! Non, c'est trop; rabattons en... vous n'admettriez jamais tant d'étoiles pour un seul département. A propos, de quelle grandeur vous la faut-il? Neuf... huit... sept... six... C'est assez: avec un numéro de plus, nous risquerions de nous abaisser aux vers luisants. »

Mademoiselle Joubert ne remarqua pas l'ironie contenue dans ces paroles ou dédaigna de s'en froisser. D'ailleurs sa conviction était faite à l'avance;—elle n'attendait que l'opinion contraire de son amie pour se fixer irrévocablement.

« Nous avons d'abord ici Mademoiselle Caloir: dix-huit ans, bonne éducation, belle dot... »

— Allons donc! la fille d'un banquier! ces gens sont Crésus aujourd'hui; mais ils peuvent devenir Job demain. Et puis il y a un droguiste dans la famille, ma chère! voyez donc un peu ce bonhomme appeler Gontran mon cousin! vous n'y pensez pas!

— Préférez-vous Mademoiselle de Marnous? tous comtes ou barons cette fois. De la distinction, de la beauté, des...

— Oui, mais une dot qui tiendrait dans une tasse à thé! Passons.

— Comment! vous calculez à ce point? Si l'on a besoin d'aimer sa femme avec son orgueil, il paraît qu'un peu d'avarice peut se ranger aussi parmi les facultés affectives? »

Le miaulement prolongé du chat Muc, demandant à rentrer, empêcha cette observation désobligeante d'arriver à l'oreille d'Églantine.

« Et mademoiselle Langeais? qu'en direz-vous? reprit la grosse amie. Une belle santé, un

caractère aimable, des principes à toute épreuve, une grosse dot en bonnes terres...

— Manque absolu de distinction ! attaches de paysanne, extrémités de faubourienne !..

Et la petite des Chaumes?... Jolie comme une fleur, vive comme un oiseau, bonne comme un ange et riche deux fois plus que Gontran !

— Ah mais non, pour le coup. Il y a des fous dans la famille !

— Oh ! cela, je le nie formellement !

— Si ce n'est pas dans la famille, cela s'en rapproche du moins beaucoup, puisque l'insensé dont je parle est le cousin par alliance d'un neveu du grand-père des Chaumes. Et puis la petite blaise en parlant.

Ah ! vous m'en direz tant !.. conclut ironiquement Catherine. Il n'y a point de fous que je sache parmi les amis des amis des parents ou alliés du baron Claudin ; que penseriez-vous de sa petite fille ?

— Trop blonde ; elle doit être lymphatique et l'on ne sait guère de quelle maladie sa mère est morte. Et puis cette jeune fille chante faux, ce qui fait craindre qu'elle ne voie, qu'elle ne pense ou qu'elle ne sente de même. A une autre, s'il vous plaît.

— Tant pis, car Alice Claudin, de l'avis général, est une étoile de première grandeur, ma chère. Il ne reste plus maintenant que Mademoiselle du Mège..... mais, à vous dire vrai, il serait peut-être un peu présomptueux de frapper à cette porte et...

— Douteriez-vous donc qu'elle ne s'ouvrit à deux battants devant nous ? Vous vous tromperiez fort, Catherine ; et je crois pouvoir compter sur votre discrétion, assez pour vous confier que j'ai reçu de ce côté des avances... significatives. Mais elle ne nous convient pas : nous méritons mieux, quoi que vous en disiez... oui, ma chère, quoi que vous en disiez ! La jeune fille est bien, je le reconnais. Famille distinguée, fortune considérable, hautes relations, elle réunit des avantages appréciables ; mais son frère aîné, fort mauvaise tête, pourra tourner mal ; et sa mère, veuve inconsolable, se collera au jeune ménage comme une feuille mouillée. Voyez donc mon neveu en puissance de belle-mère, le pauvre gargon !

— Vous ne lui choisirez cependant pas une enfant trouvée pour éviter les inconvénients de la famille, je suppose. D'ailleurs, ma chère, toutes les belles-mères ne sont pas des marâtres. J'en connais bon nombre qui savent inspirer une tendresse filiale à leur gendre ; et pour mon compte, j'espère bien qu'un jour le mari de ma petite fille...

Ah ! c'est vrai, au fait : cette bonne grosse Catherine possédait en propre une petite fille, orpheline de père et de mère ! Mademoiselle Joubert n'y songeait plus, absorbée dans ses préoccupations personnelles. Elle aurait dû s'en sou-

venir, cependant, car cette petite fille l'aimait autrefois et ses mignonnnes lèvres avaient une irrésistible manière de l'appeler « ma tante » ainsi qu'elle l'entendait faire à Gontran ; mais des considérations de famille l'avaient exilée assez loin de là, au couvent, sous l'œil de sa famille paternelle ; et bien qu'elle eût fait parfois une apparition chez sa grand-mère, Églantine aurait pu dire à peine si elle était laide ou jolie, spirituelle ou insignifiante. Gontran et son avenir l'absorbaient entièrement ; or, il ne pouvait pas lui entrer dans l'esprit que cet avenir et Julienne eussent jamais rien de commun : la jeune fille n'était-elle pas de naissance ordinaire, de fortune modeste et probablement d'éducation très-bourgeoise ?

Cette éducation terminée, après de longues années de séparation, Julienne allait être enfin rendue à sa grand-mère ; et depuis quelques semaines, la bonne dame se préparait à la recevoir comme si l'activité des préparatifs devait hâter un retour attendu si impatiemment.

« Le mari de votre petite fille ?... demanda distraitement mademoiselle Joubert, en reprenant la phrase inachevée de son amie.

— Oui, j'espère que le mari de ma petite fille m'aimera un jour, comme je l'aimerai s'il rend sa femme heureuse.

Le futur bonheur de Julienne intéressait peu mademoiselle Joubert en ce moment, il faut l'avouer. Elle revenait à son idée fixe : marier Gontran ! Or, l'enthousiasme de madame Aubayle pour les héritières du pays, ayant fait déchoir immédiatement celles-ci aux yeux d'Églantine, certain projet encore inavoué qu'elle caressait, lui sembla d'autant mieux imaginé. Cependant, pour que l'excellence en fût établie pour elle d'une manière déterminante, il lui fallait encore le faire désapprouver par son amie.

Catherine provoqua innocemment une confidence nouvelle : « vous méditez ? fit-elle après un long silence ; seriez-vous en train de découvrir, comme Leverrier, une planète dans notre ciel pour remplacer nos étoiles... filantes ?

— Non, pas dans notre ciel ! Décidément, il est désert et terne. Mais ailleurs, mais au loin, doit briller mon idéal... je veux dire l'idéal de Gontran... Cet idéal ne viendra point s'offrir à nous de lui-même, sans doute... et je me demande si ma tendresse pour mon neveu, si mon rôle sacré de mère adoptive ne m'imposent pas l'obligation de marcher au-devant... »

Madame Aubayle écoutait sans comprendre, et ôtait ses gants une seconde fois. Marcher au-devant d'un idéal !... c'était bien vague... et sur quel terrain poser le pied pour cela ?

Mademoiselle Joubert prévint cette question :

MÉLANIE BOUROTTE.

(La suite au prochain Numéro.)

NORMANDIE

Heureux celui qui, né sous tes pommiers fleuris,
Peut vieillir à leur ombre, ô Normandie aimée !
Elle affermit le cœur, ta brise parfumée ;
Les jours s'en vont plus gais en tes riants abris.

Quand les vieux rois de mer, soudain, de calme épris,
Couvrèrent d'un long flot la Neustrie alarmée,
Le blond scalde à l'œil bleu, chantant sous la ramée,
Pour la gloire éleva ses fiers enfants surpris.

Salut ! les voici tous : Duquesne, âme vaillante,
Malherbe, le poète à la rime savante,
Walhubert le soldat, Ango l'aventurier.

Boiëldieu chante encor dans l'aurore vermeille,
Et le soir, quand les vents bercent le coudrier,
Dans ta voix, Océan, je reconnais Corneille.

ÉMILIE CARPENTIER.

ÉCONOMIE DOMESTIQUE

SAUCE AU BEURRE BATTU

Prenez un fort morceau de beurre frais, battez-le avec une cuiller jusqu'à ce qu'il revienne à l'état de crème, épaisse, mais encore liquide. Ajoutez, sel, poivre, servez avec des asperges ou du poisson cuit au court-bouillon.

CÉLERIS FRITS

Faites blanchir de beaux pieds de céleri, lavés

et épluchés avec soin. Faites-les cuire avec des bardes de lard, sel, poivre et bouquet garni. Mouillez avec du bouillon non dégraissé et couvrez la casserole avec un rond de papier huilé. Lorsque les pieds seront bien cuits, vous les retirez et les faites mariner dans de l'eau-de-vie sucrée; plongez-les dans une pâte, faites frire comme des beignets.

REVUE MUSICALE

Le premier Janvier 1881. — Souhaits. — Le printemps de la vie et son déclin. — Concert céleste ! Vision. — Réalité. — Opéra-Comique : deux levers de rideau. — Opéra : les reprises et *la Korrigane*. — Musique nouvelle. — Œuvres lyriques de l'année 1880.

L'année en s'enfuyant par l'année est suivie.
Encore une qui meurt ! Encore un pas du temps ;
Encore une limite atteinte dans la vie !
Encore un sombre hiver jeté sur nos printemps !

V. HUGO.

Eh ! oui, nous voici une fois de plus à la veille du premier Jour de l'an. C'est peut-être l'époque de l'année où le positivisme de la vie atteint ses plus grandes proportions.

Jeunesse heureuse et insouciance, qui devez ignorer encore toutes les calamités représentées par ces mots : *Le premier Janvier !* et n'en connaître que les plaisirs, voici nos souhaits pour 1881 :

Continuez à vivre d'étude, d'art, de poésie, de prière. N'êtes-vous pas : « L'ange de la famille ? » Soyez encore, soyez toujours l'orgueil, la joie, le bonheur de vos mères, et endormez-vous, chaque soir, en méditant cette noble page du grand poète dont nous venons de tracer le nom : *La prière pour tous* :

« Ma fille, va prier. — D'abord, surtout, pour celle
Qui berga tant de nuits ta couche qui chancelle,
Pour celle qui te prit jeune âme dans le ciel,
Et qui te mit au monde, et depuis, tendre mère,
Faisant pour toi deux parts dans cette vie amère,
Toujours a bu l'absinthe et t'a laissé le miel ! »

Mais nous, à qui chaque année, en disparaissant dans ce gouffre qu'on nomme le passé, lègue des neiges que le renouveau n'efface pas, plus nous comptons de cheveux blancs et plus se multiplient autour de notre existence les stigmates du positivisme. Tout au rebours des acteurs, qui, le matin, au théâtre, voient les décors, aux teintes confuses et grises d'un jour douteux, et qui, le soir, en admirent les tons chauds, les radieuses perspectives, — c'est à son matin que la vie nous prodigue ses enchantements, pour ne nous en montrer, le soir venu, que le côté sombre ou railleur.

Savoir se contenter de peu est une grande sagesse; nous méditons hier, à l'heure où la nuit tombe, sur cette immuable vérité. Seule, enfoncée dans un bon fauteuil, devant le feu tout pétillant dans l'âtre, nous nous mettons à rêver, à réfléchir, à calculer, la plume aux doigts, toute prête à tracer sur la page blanche nos appréciations musicales; toujours considérant les mille images fantastiques qui se dessinent sur les braises ardentes. Peu à peu, il nous semble franchir une porte lumineuse et entrer dans un immense cercle étincelant de lumières. Des nuages d'or se balancent sur notre tête, mille apparitions idéales s'offrent à nos regards. Puis une musique céleste se fait entendre. O ravissement ! ô extase ! Voici deux mille harpes qui commencent des préludes inénarrables. Les cithares et les lyres s'y joignent et, bientôt, des chœurs d'une harmonie souveraine viennent compléter ce magique ensemble. Enfin, au milieu des chœurs puissants, une voix module des accents d'une adorable douceur, et, chose étrange ! cette voix si suave et si pénétrante à la fois, vibre et s'entend d'un bout du globe à l'autre. — Ce qu'on célèbre, dans ces hymnes de flammes : c'est le Génie, c'est la Vertu, c'est tout ce qu'il y a de noble et de sacré ici-bas. — Nous voulons mêler notre voix à ces cantiques, notre langue se colle à notre palais; nous voulons nous élancer dans cet horizon éblouissant de lumières, nos membres se roidissent. Nous écoutons, éperdue, une strophe sonore qui retentit comme un appel suprême, et nous sommes tout-à-coup tirée brusquement de ce paradis, par la voix nasillarde de Colette qui nous annonce : quoi ? la visite de Madame l'année 1881*, par ces mots chers aux femmes de chambres et aux portiers : *on vous la souhaite bonne et heureuse !...*

Eh, quoi ! déjà minuit ! — O fatale réalité ! et ce rêve aux ailes d'or, aux mélodieux concerts ?... Plus rien, ce n'était qu'une vision, hélas ! — Et notre compte-rendu, et... Mais tout n'est pas perdu. En l'honneur du 1^{er} janvier, nos lectrices

seront indulgentes, elles pardonneront à une quinquagénaire *en herbe*, cette excursion au pays des songes, en apprenant qu'à cette heure, nous n'avons vu, en fait de nouveautés théâtrales, que deux petits levers de rideau représentés à l'Opéra-Comique.

Le premier a pour titre : *Le Bois*. C'est une charmante idylle de Glatigny, mise en musique par M. Albert Cahen. La donnée, très sentimentale, entraîne un peu trop de placidité; mais les mélodies sont gracieuses, élégantes même, et font pressentir en M. Cahen un musicien qui n'attend qu'une occasion, c'est-à-dire, une vraie pièce pour se révéler.

Monsieur de Floridor est, au contraire, un excellent spécimen de notre vieil esprit gaulois, et qui serait mieux à sa place encore aux Bouffes-Parisiens. Dire que MM. Nutter et Tréfeu en ont emprunté le sujet à La Fontaine, c'est avouer du même coup qu'il n'est pas neuf. Cela n'en fait pas moins une petite pièce très amusante, sur laquelle M. Lajarte a dessiné une musique franche et gaillarde, d'un bon style, et dont les jolies mélodies ont, comme le reste de l'ouvrage, une allure toujours en rapport avec la situation des personnages.

Nous le répétons : ce ne sont là que des levers de rideau, pour les belles soirées de *Jean de Nivelle*, dont le succès se maintient au niveau de l'œuvre.

La reprise de *Mignon*, qui s'est faite brillamment, *Le Domino noir*, *Les Dragons de Villars*, etc., feront facilement attendre la première des *contes d'Hoffmann*, d'Offenbach.

L'orchestre Danbé fait des merveilles.

L'événement de ces derniers temps, à l'Opéra, est la reprise du *Comte Ory*, de Rossini. Tout à été dit sur ce maître et sur cette musique célestes.

Le ballet breton *la Korrigane*, symphonique partition d'un artiste de grand talent, M. Ch. Widor, sera une mine féconde dont vont s'emparer les auteurs de danses. Il y en aura pour tout l'hiver.

Nous voudrions parler encore des *Concerts Padeloup*, de l'*Orphelinat des Arts*, et *tutti quanti*, mais cela nous entraînerait hors de notre cadre. Cependant, nous ne terminerons pas sans signaler à nos abonnées, une importante publication du *Ménestrel* : *Les Œuvres Posthumes* de Rossini, qui a lieu sous la direction de M. Vaucorbeil. La première série : *Les Riens*, forme deux recueils.

Dans la deuxième, *Pièces diverses*, un seul volume, où se trouvent d'admirables pages.

La troisième série contient de belles études et des thèmes variés, genre classique.

Nous ne pouvons finir sans indiquer aussi les morceaux de danse à grand succès, fournis par les motifs de *l'Arbre de Noël*. Le quadrille et la

polka de la Montreuse d'Ours, par Arban; la polka de la Poupée Parlante, par L. Mayeur; la mazurka des Poupées; valse et andante des Réves; et galop final, par G. Jacobi.

Voici les titres des œuvres lyriques dont nous

avons parlé pendant le cours de l'an de grâce 1880: *Les chants de l'Enfance*. — Jean de Nivelle. — *Aïda*, à l'Opéra. — *Sylvia*. — *Incognito*. — *La Fée*. — La scène du Ruisseau. — *Le Bois*. — *Monsieur de Floridor*. MARIE LASSAVEUR.

CORRESPONDANCE

FLORENCE A JEANNE

Deux mois de silence, ma chère Jeannette, deux mois! c'est-à-dire soixante et un jours! c'est-à-dire soixante et un levers et autant de couchers de soleil! car enfin ce pâle soleil d'hiver, malgré les brumes et les frimas qui nous le voilent, n'en poursuit pas moins le cours immuable de ses habitudes quotidiennes.

En vain les malheureux voudraient-ils l'éteindre pour prolonger l'oubli dans le sommeil: il se lève, comme disent les bonnes gens et même les gens qui ne sont point bons, il se lève et sa lumière arrache les affligés aux songes de la nuit, les rend à leurs douleurs.

En vain les travailleurs après au gain, les oisifs enivrés de flânerie voudraient-ils doubler les heures du travail et du plaisir à la lumière qui tombe d'en-haut: le soleil se couche; et les ateliers se ferment; et les oisifs lassés... de ne rien faire... il y a bien de quoi! les oisifs s'endorment, tout comme s'ils avaient la conscience satisfaite.

Aujourd'hui, en ce moment, ce n'est pas seulement le soleil qui se couche, c'est notre vieille année 1880, essoufflée d'avoir fait tant de choses en douze mois, amaigrie par ses labeurs, hâlée par la chaude saison, gercée par le vent du nord et ridée comme une pomme d'antan que l'on n'aurait point privée d'air.

Demain, dans quelques heures à peine, ce ne sera pas non plus le soleil tout seul qui se lèvera... Ce sera aussi la jeune année 1881, encore un peu gauche dans ses mouvements, inhabile à parler le langage à la mode avec l'accent adopté, les intonations convenues. Mais elle se formera vite, la jeune année 1881... Elle rejettera son maillot d'un coup de coude et ses langes d'un coup de talon; elle se fera le teint par les procédés en vogue; elle transformera du matin au soir ses vagissements en roulades.

Il n'y a plus d'enfants, Jeanne! il n'y a plus d'enfants! Ainsi donc, émancipée avant sa majorité, avant même son âge de raison, l'inconnue va nous entraîner tous, jeunes et vieux, grands et petits, coupables et innocents, dupeurs et du-

pés, affligés ou heureux, tous! dans cette course qui ne retourne jamais en arrière et dont chaque pas est réglé d'avance par Dieu, sans que l'allure de la grande voyageuse puisse un instant se presser ou se ralentir.

Nous ne serons pas libres de presser la marche dans les régions désolées où le sable brûle les pieds, où le simoun fouette le visage! Nous ne pourrions nous attarder ni dans les fraîches oasis remplies d'ombre et de parfums, ni sur les rives embaumées pleines de murmures et de caresses, ni sous la tente hospitalière égayée par les bruits du festin!

« Marche! marche! » dira l'année nouvelle comme ont dit ses aînées.

Et nous marcherons, tantôt le front levé, tantôt la tête basse; aujourd'hui, le cœur soumis; demain, l'âme révoltée... Juifs-errants parmi les foules pressées ou bien à travers les solitudes silencieuses...

Quelle complainte à faire que celle de notre humanité, ma petite Jeanne! Heureusement ce soin ne me regarde pas... ni toi non plus!

Il nous incombe, n'est-ce pas? bien assez d'autres obligations! Chacun de nous n'a-t-il point son rôle personnel à jouer? sa mission individuelle à remplir? son but propre à gagner?...

Beaucoup se trompent, il est vrai, sur ce rôle, sur cette mission, sur ce but!

Beaucoup s'abusent, hélas! sur la direction à donner à leurs facultés, sur l'usage à faire des talents qu'ils ont reçus! sur l'emploi du temps, enfin! sur l'emploi du temps qui est le grand mot, le seul mot de la vie!

Ah! ma Jeannette, comme ils s'abusent!...

Et je n'entends parler ici ni de ceux qui vivent mal, éparpillant par les chemins les lambeaux de leurs croyances et de leur honneur; ni de ceux qui ne vivent ni bien ni mal, simplement inutiles sans devenir malfaisants, si toutefois ceux qui n'opèrent pas un peu de bien n'arrivent pas fatalement à commettre beaucoup de mal...

Je ne veux désigner que certaines âmes qui se croient de bonne volonté, cependant; certaines

natures lancées sur de fausses pistes, certaines existences poursuivant leur cours dans des la-beurs mal entendus :

Madame d'Elbeuf a quarante ans, un bon mari, une santé robuste, une fortune solide mais... pas d'enfants. Maîtresse de beaucoup de temps et de beaucoup d'argent, elle pourrait remplir ce temps par des études artistiques et des occupations intelligentes ; il lui serait facile de se composer une famille adoptive qui comblât le vide de son cœur ; on trouverait naturel qu'elle s'entourât d'autant d'amis que ses bienfaits lui créeraient d'obligés.... Parfois madame d'Elbeuf se dit cela, les pieds sur les chenets, quand la pluie fouette ses vitres et que le vent secoue les cheminées.... Alors elle soupire, hoche tristement la tête et murmure :

« Je n'ai pas le temps ! »

Eh ! non vraiment, la pauvre femme : « Elle n'a point le temps ! »

Si elle feuilletait des livres, si elle visitait des musées, si elle entreprenait des voyages, si elle se lançait à la découverte des infortunes cachées, à la conquête des âmes, que deviendraient l'économie, la propreté, le luxe même de son ménage?... Car elle aime le luxe, madame d'Elbeuf : elle en a mis partout... comme la muscade légendaire ! Le luxe a gagné tous les étages de sa maison, tous les coins et recoins de sa demeure. Il s'enfouit dans les caves où les cercles des barriques sont fourbis soigneusement, où les bibliothèques minutieusement étiquetées renferment des « éditions rares » des volumes inédits... auxquels on ne touche jamais, par respect pour la symétrie et pour le coup d'œil. Il perche dans les greniers sous les formes les plus invraisemblables. Il foisonne dans les hautes armoires bondées de linge qui n'a jamais servi mais qu'on visite fréquemment. Il étincelle sur les buffets chargés d'une argenterie massive d'un éblouissant éclat. Il rayonne de tout un monde de « bibelots » semés sur les pas de madame d'Elbeuf comme une poussière d'or ! Si ses mains qui ont perdu leur blancheur à ce métier, n'essuyaient, n'époussetaient, n'astiquaient elles-mêmes incessamment, quel terne éclat, grand Dieu ! lanceraient ces merveilles ! La cuisinière emploierait certainement les casseroles de gala aux ragoûts ordinaires ! le valet de chambre négligerait l'emploi des housses au moment du balayage, oublierait trois grains de poussière sur ce dossier Louis XIII et une pincée de cendres sur ces landiers de Bretagne ! Et la vieille femme de charge ? Elle est dévouée ; elle se dit entendue et pleine d'expérience. Mais madame d'Elbeuf sait à quoi s'en tenir sur son compte... N'a-t-elle point, l'année dernière, attaché les faveurs oranges au service K. et les faveurs vertes au service P., tandis que sa maîtresse fait le contraire depuis vingt ans ! Elle est bien surveillée,

pourtant ! Juge des énormités qu'elle accumulerait si on la surveillait moins !....

Non, décidément, Jeanne, madame d'Elbeuf n'a pas le temps de vivre par la tête et par le cœur... Les bibelots l'absorbent ; elle est créée et mise au monde pour le plus grand bien des bibelots ! Du premier au dernier jour de l'année, elle va fidèlement se consacrer à eux. L'année sera bien employée, n'est-ce pas ?

Madame Ardanne a trente ans et deux fois deux jumeaux qui se ressemblent tous les quatre d'une manière... désolante ! car le type eût certainement gagné à se diversifier. S'ils sont quelque peu mal venants, laids de visage et disproportionnés dans tous leurs membres, ils se montrent aussi de caractère difficile.... Des soins maternels constants et bien entendus amèneraient peut-être le sourire sur ces lèvres plissées, le coloris sur ces joues blêmes, la gaieté dans ces esprits chagrins et la bonté dans ces cœurs en-vieux....

On se le dit, on se le répète autour de madame Ardanne... Elle même, par instants, se le murmure tout bas, tout bas... mais à quoi bon ? Elle ne s'appartient point, la pauvre femme ! ou du moins elle s'appartient si peu ! Forcément, elle est moins encore à son mari ; et, dès lors, il semble logique, n'est-ce pas ? qu'elle ne soit pas du tout à ses enfants. Elle appartient « aux œuvres ! »

« Les œuvres » sont une gloire et une sauvegarde de notre temps, c'est reconnu. Leur extension constitue une de nos forces, et chacun l'a si bien compris, de nos jours, qu'elles ont pénétré partout ! Notre bourgade en compte plusieurs, assises sur des bases solides et constamment prospères. Nous leur sommes dévoués ; et le bien qu'elles opèrent n'est plus à discuter. Elles suffisaient donc aux besoins généraux ; mais elles ne suffisaient point au zèle dévorant qui embrase madame Ardanne : sur ces œuvres-mères, elle ne cesse d'appliquer d'innombrables greffes qui forment à présent un inextricable fouillis ; la pauvre femme s'y perd elle-même. Mais rien ne la déconcerte, rien ne la déco- rage ; elle remplace chaque greffe morte par une greffe nouvelle : l'œuvre des bas percés la console de l'insuccès des cabas de jonc ; les espérances que lui donnent la semence des chardons pour traversin, la fibre de chiendent pour toile de ménage, etc., etc., etc. ; lui font oublier l'échec du bouillon pour chiens d'aveugles, et de cloutiers, etc. Elle n'a pu aligner trois noms sur sa liste de membres d'une association pour la conversion des voleurs plusieurs fois récidivistes ; mais elle compte sur le produit d'une loterie sans lots dont elle n'a point placé encore un seul billet.

Enfin, ma Jeanne, si les véritables « œuvres » ne se recommandaient point et ne se défendaient pas d'elles-mêmes, la piteuse parodie qu'en fait madame Ardanne les saperait, certainement.

A la fin de l'année les quatre jumeaux seront un peu plus pâles et un peu plus méchants. De pauvres gens leurrés par les promesses stériles de madame Ardanne sentiront leur misère peser plus lourdement sur eux; mais elle s'endormira satisfaite en se disant :

« Je n'ai point perdu mon année! »

Ah! que de gens ainsi s'agitent dans le vide, mon amie! et nous-mêmes, Jeannette, si nous examinons bien notre conscience, si nous regardions notre vie à la loupe... et même sans loupe, avec le désir sincère d'y faire des découvertes utiles, si pénibles qu'elles fussent, que d'heures perdues, que d'agitations stériles n'y constaterions-nous pas!

Si le passé ne fut point sans torts à cet égard, ma chérie, tâchons du moins que l'avenir, l'avenir tout prochain, l'avenir de demain, l'avenir de 1881, enfin.....

Ah! mon Dieu! quelle invasion! voilà mon mari, mon fils et ma fille qui se sont équipés eux-mêmes pour sortir, oui, vraiment, eux-mêmes! comme pour me prouver qu'ils peuvent parfois se passer de mon secours, les ingrats! les voici coiffés, gantés, chaussés, qui m'adjurent de les accompagner sans plus de retard chez madame R***, sous prétexte qu'elle se couche tôt et qu'ils veulent lui « souhaiter la bonne année, » avant son premier somme.

Je m'insurge.

C'est toi qui auras le dessus du panier, la fleur et la crème de mes souhaits à partager toutefois avec nos chères lectrices! N'y manque pas, Jeannette, et embrasse chacune d'elles de bonne amitié pour ta

FLORENCE.

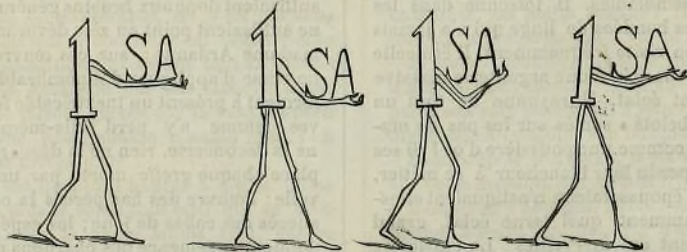
P.-S. — Madame R*** était couchée!...

ÉNIGME

Jadis, présidant à la guerre,
On me disait fils de Junon,
Cher à Vénus, père de Cupidon,
Et de Minerve le beau-frère.

On ne m'adore plus, mais on m'aime bien mieux;
J'amène le printemps, j'allonge les journées;
Je redis les bienfaits, les hautes destinées
Du plus grand des patrons, cher à tout cœur pieux;
Enfin, sous un aspect aimable mais profane,
Déployant un talent qu'on n'a point surpassé,
Finesse, naturel, et ravissant organe,
J'ai su plaire toujours, même en l'âge avancé.

RÉBUS



Le Directeur-Gérant : JULES THIÉRY

80-6125 — PARIS. MORRIS PÈRE ET FILS, IMPRIMEURS BREVETÉS, RUE AMELOT, 64